

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

— () L E () —

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

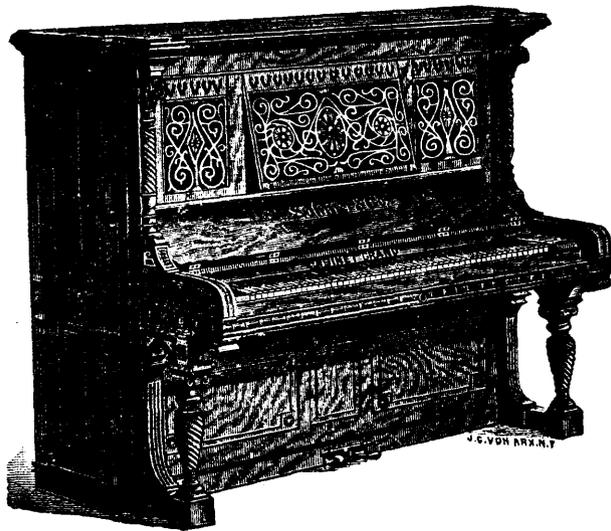
A. FILIATREULT, EDITEUR, BOITE P.O. 324, MONTREAL.

Vol. 1.

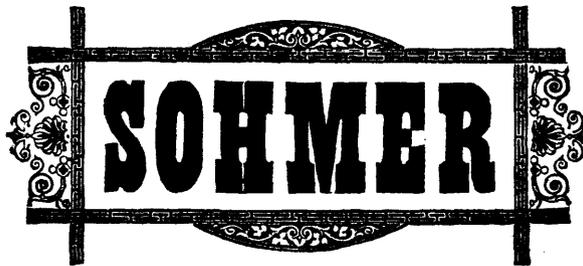
FEVRIER 1890.

No. 2.

Adoptés aux Couvents de VILLA MARIA, SACRÉ-CŒUR (Manhattanville),
 VILLA DE SALLIES (Long Island), Couvent de SOREL, de la
 CÔTE ST. PAUL, ACADEMIE ST. PATRICE, Etc. Au
 COLLÈGE DE MONTREAL, RIGAUD, Etc. Au CABINET
 DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.



Egalement adoptés aux principaux Théâtres, tels que : FIFTH AVENUE
 THEATRE, de New York, COMEDY THEATRE, PARK THEATRE,
 NEW PARK THEATRE, au JARDIN D'HIVER, enfin dans
 tous les principaux THÉÂTRES et SALLES DE
 CONCERT d'Amérique.



Adoptés aux Conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, Vogt's Conservatory,
 New-York College of Music, Etc., Etc.

Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le PIANO SOHMER est le meilleur instrument du monde entier.

— SEULS AGENTS —

LA VIGNE & LAJOIE,

MARCHANDS DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE,

1657 RUE NOTRE-DAME, - - MONTREAL.

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

MUSIQUE VOCALE

(AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.)

PLUS D'AMOUR, PLUS DE ROSES, Prince Gustave de Suède, - - -	30 cents.
VIEILLE CHANSON DU JEUNE TEMPS (Poésie de Victor Hugo) - -	40 "
DIS MOI, PETIT OISEAU, (Abt.) - - - - -	35 "

VENANT DE PARAÎTRE

8 MÉLODIES

Musique de ERNEST LAVIGNE.

1.—L'ADIEU DU MATIN,—Poésie de ROCHE, - - - -	30 cents.
2.—LES HIRONDELLES,—Poésie de FLORIAN, - - - -	30 "
3.—JE T'AIMERAI, - - - - -	25 "
4.—CHANSON D'AMOUR,—Poésie de VICTOR HUGO, - -	30 "
5.—LA FLEUR DU SOUVENIR, - - - - -	50 "
6.—LA FONTAINE AUX PLAINTES,—Poésie de EMILE DESCHAMPS.	25 "
7.—SUZETTE ET SUZON,—(Chansonnette)—VICTOR HUGO, -	25 "
8.—LE PETIT DOIGT DE LA MAMAN,—(Chansonnette pour les petits enfants.) - -	20 "

 **LES 8 REUNIES, Net - \$1.00.**

Expédié franco sur réception du prix marqué.

MUSIQUE DE PIANO

Les morceaux suivants ont été exécutés avec un immense succès par "La Bande de la Cité" au PARC SOHMER.

AUX TROIS SUISSSES—Polka. BONNECHOPE, - - - - -	25 cents.
VERT GAZON—Mazurka. BACHMANN, - - - - -	50 "
LA PETITE BAVARDE, ELLENBERG, - - - - -	50 "

 **LES 3 REUNIS, Net - \$1.00**

EXPÉDIÉS FRANCO.

LAVIGNE & LAJOIE, Editeurs,
1657 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

LE

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

FEVRIER 1890

No. 2



CHARLES MARIE PANNETON

LE Canada Artistique

A. FILIATREAU, Editeur.

BOITE 324, B. P.

SOMMAIRE

TEXTE:—Biographie: Charles Marie Panneton—L'É Muét—Actualité: L'Influeza—Pour les Dames: L'art à la Maison—Étude de Mœurs: Ambitions et Déceptions Sociales—Hors du Canada: Reprise de "Jeanne d'Arc"—Parmi les Savants: A qui le Microbe?—Un Intérieur de Peintre à Paris—Le Nez—Roman: Double Conquête.

MUSIQUE: La Tosca, Valse, Lawrence Bogert—Sérénade Mélancolique, Ernest Lavigne.

PORTRAIT—Charles Marie Panneton.

BIOGRAPHIES

FEU CHARLES MARIE PANNETON

Charles Marie Panneton est né à Montréal le 17 juin 1845. Pendant qu'il était encore enfant, sa famille alla habiter Joliette et c'est au collège de cette coquette petite ville qu'il apprit les premiers éléments de la science. Il y suivit le cours classique, mais sa vocation musicale, qui s'était déclarée alors qu'il était très jeune, s'accroissant toujours, sa famille l'envoya à Montréal perfectionner son précocement talent. Dans ce temps, le professeur le plus en vue était M. Paul Letondal, aujourd'hui un des doyens de la profession musicale; sous sa direction le jeune Panneton fit de rapides progrès et l'on put augurer pour lui le plus brillant avenir.

Mais quoique le Canada ait produit de grands musiciens, voire même des artistes hors ligne, il est bien entendu qu'il faut aller par delà les mers chercher cette perfection de style, ce fini artistique, sans lesquels le plus beau talent ne peut prétendre à aucune valeur. Charles Panneton eut cette louable ambition. Il fit, en 1864, un premier voyage en Allemagne, à Leipsic et en 1865 nous le trouvons à Paris. Il s'y livra sérieusement à l'étude de la musique; ses maîtres furent MM. Stamay et Marmontel et, pour le mécanisme, M. Laurent. C'est grâce à ces années de travail assidu qu'il put acquérir cette netteté de touche, cette exquise pureté de style qui faisaient l'admiration de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, et auxquelles *Symphony* dans le *Star* et M. R. O. Pelletier dans *Le National* ont rendu un témoignage si éclatant.

Mais pour celui qui veut étudier un art, l'étude n'est pas tout, il faut encore l'exemple et surtout, le musicien doit s'initier aux œuvres des grands maîtres. Or, dans aucune ville cette éducation pratique n'est aussi facile qu'à Paris. Chaque genre de musique y trouve ses interprètes; les grandes pièces dramatiques s'exécutent à l'Opéra, les productions moins ambitieuses, mais peut-être plus exquises, à l'Opéra-Comique, et les œuvres symphoniques aux nombreux concerts populaires qui se donnent à époque fixe. Alors, le public affluait surtout aux concerts Padeloup. La critique y était libre et elle profitait royalement de sa liberté. Les jours que des morceaux de Wagner tenaient l'affiche, admirateurs et adversaires du grand *maestro* ne manquaient jamais de se rendre de très bonne heure à la salle de concert, afin de pouvoir s'emparer d'avance des positions stratégiques et se réunir en force. Ces jours-là, les autres morceaux du programme, malgré leur exécution parfaite, n'obtenaient de l'auditoire qu'une

attention assez distraite; mais quand le tour de Wagner était venu, le premier coup de bâton du conducteur était le signal du combat. C'était alors d'un côté des sifflets, de l'autre des bravos; on s'interpellait, on se provoquait, on échangeait même quelquefois des cartels. Au milieu du brouhaha, Padeloup ne fléchissait pas; il poursuivait inexorablement le morceau commencé, souvent même il finissait par avoir raison de ses bruyants contradicteurs, et obtenait pour son auteur les honneurs du silence.

M. Panneton aimait à nous raconter les scènes qui rappellent assez la guerre des romantiques et des classiques, étiés au commencement du siècle. Il s'était rangé du côté sinon des admirateurs outrés de Wagner, du moins des partisans du *fair play*, et avec ses amis il prenait une part active à la lutte et exultait quand sa cause était victorieuse.

Ceux qui ont connu le Paris des dernières années du second empire ne peuvent plus s'accommoder du Paris de nos jours. La grande capitale, alors tout à fait modernisée, était entrée dans une période très brillante. La politique de Napoléon III était de gouverner la France en amusant les Parisiens. De nouveaux quartiers surgissaient comme par enchantement, ce n'étaient que fêtes, que spectacles, et l'Empereur, comme un habile directeur de théâtre, ménageait toujours au public de nouvelles surprises. Cette mise en scène continuelle demandait la coopération de nombreux artistes, et Paris renfermait alors tout un petit peuple d'adeptes de l'art. C'est surtout avec ces derniers, ainsi qu'avec ses confrères de la profession musicale, que le jeune Panneton contracta des relations suivies et intimes. Il avait ses entrées libres dans les ateliers d'un grand nombre de peintres, entre autres celui de Carolus Duran; et pendant que l'artiste dessinait, Panneton faisait de la musique, ou bien par sa conversation animée, par sa verve intarissable, il leur rendait le travail moins ardu. Pas de commensal plus joyeux alors, dans le monde des artistes, il avait sa place marquée à tous les banquets, mais ce n'étaient là que des distractions qu'il s'accordait de temps en temps et il n'en poursuivait pas moins avec ardeur et conviction ses études musicales.

La guerre de 1870 mit fin à cette époque brillante. Le rideau tomba subitement sur la dernière fête et on entendit au loin le grondement du canon de l'envahisseur. De jour en jour la situation devenait plus sombre. Les désastres se succédaient avec la rapidité du malheur et l'ennemi, que des prodiges de valeur bien inutiles hélas! ne purent arrêter, commença à entourer Paris d'un cercle de fer. On n'eut désormais qu'une seule préoccupation, fuir Paris et se dérober aux horreurs du siège. Panneton suivit l'exemple des autres, il abandonna Chaville, petite ville aux environs de la capitale, qu'il habitait, et se réfugia à La Ferté-Bernard dans le département de la Sarthe.

Quand le siège de Paris fut levé, il put, grâce à ses passeports, reprendre le chemin de la capitale. Il ne trouva que des ruines à Chaville; on s'était servi de son piano pour en faire du bois de chauffage et ses meubles avaient suivi le même chemin. A Chaville M. Panneton fut témoin de toutes les péripéties du second siège de Paris sous la commune, plus désastreux que le premier, et dont la catastrophe finale rappelle les pires épisodes de 1793.

En 1874, M. Panneton dit adieu à ses amis de Paris et revint au Canada. Sa faible santé ne put toutefois s'accommoder de la rigueur de nos hivers et à deux reprises il alla chercher un climat moins inhospitalier au Colorado. A son retour à Montréal, il se livra à l'enseignement musical, prenant un nombre limité d'élèves, car sa santé délicate ne lui permettait pas un travail ardu.

C'est ainsi qu'il a passé les dernières années de sa vie, se renfermant dans son rôle de professeur avec peut-être une trop grande modestie. Entre temps, il travaillait lui-

mène à son piano et souvent l'auteur de cet article allait le trouver à son salon, à la fin de la journée, et passait à l'écouter une agréable mais trop courte heure. La maladie toutefois le minait sourdement, et le printemps dernier, elle entra dans une crise aiguë et alors M. Panneton se retira à la maison des Soeurs Grises, rue St. Marc où il pouvait recevoir les soins nécessaires. Mais tout fut en vain, comme il nous l'a dit peu de jours avant sa mort, la machine était usée. Désormais, pour ses amis, ce n'était plus qu'une question de temps. Lui seul se faisait illusion et s'amusait à faire des projets pour l'avenir. Un mieux factice s'étant déclaré, il fit venir son piano et donna quelques leçons à ses élèves. Mais le mal était trop avancé bientôt on dut le prévenir de la gravité de son état. Il reçut cet avis avec une résignation chrétienne, s'appliquant désormais à se préparer à la mort. Il ne vit que l'aurore de la nouvelle année, et rendit à Dieu son âme purifiée par l'épreuve le 3 janvier à une heure et demie du soir.

Il ne nous appartient pas d'apprécier M. Panneton comme musicien. Nous voudrions pouvoir reproduire ici les témoignages que des autorités compétentes et surtout *Symphony* dans le ont *Star* rendu à son talent vraiment remarquable; mais cet article a déjà été trop long. M. Panneton, s'il l'eût voulu, aurait pu prendre une place distinguée parmi nos littérateurs. Il avait un grand nombre d'esquisses dansées cartons, voire même des travaux plus importants, qui, espérons-le, verront bientôt le jour.

M. Panneton était un causeur enjoué et spirituel. Il avait beaucoup de lecture et connaissait très bien la littérature, tant contemporaine que du XVII^e siècle. Sa verve intarissable, ses saillies, ses anecdotes, tout donnait un grand charme à sa conversation. S'il avait une faiblesse, c'était celle des bons mots et des calembours, mais ses trouvailles étaient souvent si ingénieuses qu'on lui pardonnait volontiers ce travers.

Nous allons terminer ici cette esquisse biographique qui n'est que trop incomplète. Nous avons puisé un peu au hasard dans nos souvenirs, et nous ne sommes pas sûr d'avoir choisi ce qui pourra le plus intéresser le lecteur. Mais c'est un bonheur pour nous de pouvoir rendre ce dernier témoignage à la mémoire d'un ami que nous avons connu trop tard et perdu trop vite, et de faire connaître au public un artiste dont le Canada a droit d'être fier.

P. B. MIGNEAULT.

L'É MUET.

La chronique spirituelle de Benjamin Sulte sur l'abus de l'é muet m'a fortement intéressé, d'abord venant de main de maître en littérature, et ensuite avec une conviction qui mérite une meilleure cause.

J'avoue qu'il a raison de dépeindre l'é muet tel qu'il l'a entendu toute sa vie, et les attaques de nerfs que j'ai dû subir pendant mon séjour dans mon pays natal, à propos de la prononciation de cette syllabe féminine, sont encore aussi fraîches à ma mémoire qu'un mauvais rêve. Le chanteur ou la chanteuse qui d'habitude s'égosille à chaque note trouve moyen de conserver assez de vent dans le soufflet pour s'épouvanter sur l'air. Donc, quant à l'existence d'un air aigu, l'ami Sulte a raison; cependant il faut faire la part des choses à leur juste valeur.

Ceux qui d'habitude chantent aux Avents dans la province de Québec ne connaissent ni les premiers

principes du chant, ni la première règle de la phraseologie musicale, deux accessoires, il me semble, qui sont nécessaires pour interpréter les grands aussi bien que les petits maîtres, si je puis m'exprimer ainsi.

Juger la musique par une telle parodie est tout à fait hors de question, et même ridicule :

"O bel ange, ô ma Lucie-*auh*."

peut s'entendre au Canada, mais je défie notre cher ami de me trouver un pays civilisé sur la surface du globe où l'é muet est traité ainsi, et où il fait partie d'une note *dure, accentuée, directe, traînante* ou *rigide*. Les traductions souvent obligent un chanteur à se servir d'une syllabe muette, mais, s'il est artiste, il fait disparaître l'effet accentué en sacrifiant autant que possible cette syllabe.

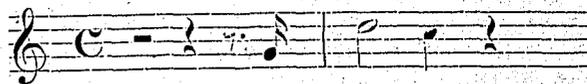
L'art du chant n'étant pas fait pour le premier *gucillard* venu, il faut avoir assez de respect pour ce bel art pour ne pas le juger par une interprétation barbare et ridicule. Voyons, mon cher ami, avouez avec moi que Gounod, Thomas, Massenet, Saint-Saëns, et bien d'autres de nos gloires musicales deviendraient fous à lier s'ils entendaient leurs œuvres tel que j'ai été obligé de les entendre pendant quelques années, par de soi-disants artistes qui comprenaient leur sujet comme je comprends le volapuk.

Allons, mon cher ami, puisque nous traitons d'art musical, entrons en matière.

La musique, comme la poésie, a ses nuances, ses couleurs, ses genres, ses sons aigus et muets, et celui qui a appris à bien phraser ne s'y trompe jamais.

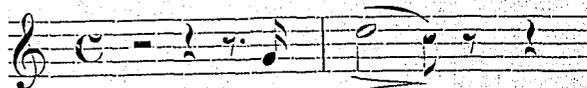
Comme la déclamation, elle a ses moments d'émotion ou de passion; elle est suave, ou brusque, ou tranquille, le tout se terminant avec une fin de phrase en parfaite harmonie avec la poésie. Je devrais plutôt dire la rime musicale, car la vraie poésie se met rarement en musique.

EXEMPLE.



Je t'ai - me.

EFFET



Je t'ai - me.

La liaison entre le *ré* et le *do* donne la prépondérance au *ré* comme temps accentué, et ôte la valeur d'une moitié au *do* qui devient temps faible comme fin de phrase, et celui qui chantera,



Je t'aime-*auh*!

en accentuant la dernière note, est un barbare, et il n^e mérite pas la critique d'un écrivain aussi distingué et spirituel que l'ami Sulte.

Il est déplorable de constater que notre cher Canada, avec tout le talent naturel qu'il possède, produise si peu d'artistes. Où en est la faute ?

Au risque de me faire décapiter par quelques grands Jamas, je sens qu'il est de mon devoir d'exposer les faits qui empêchent le progrès artistique dans notre province. Une jeune fille ou un jeune homme a une voix qui promet, vite on s'en accapare, on les fait chanter partout : Eglise, bazar, concert, et les *eulhs* font prime, au point de défaire une mâchoire d'acier ; cependant l'un ou l'autre devient la coqueluche du quartier, les journaux le portent aux nues ; si c'est une femme, elle devient une nouvelle Albani, si c'est un homme, il y a une célébrité quelconque dont la chaussure lui va. Bref, après une carrière de quelques mois, la jeune fille ou le jeune homme se croit grand artiste.

Pourquoi étudier ? Pourquoi devenir musicien quand, sans une minute de travail, on vous proclame tel ?

Combien de pianistes, de violonistes, de compositeurs même avons-nous perdu par la même raison ! Hélas ! en écrivant ceci je me sens triste et prêt à serrer la main de mon ami Sulte, et à lui dire : Vous avez raison, mon cher ami, de ridiculiser les *eulhs*, mais, de grâce, ne condamnez pas l'art musical parce qu'il est massacré.

Vous avez bien raison, mon cher ami, de dire si à propos au commencement de votre chronique : " Est-ce que je sais la musique ? " Laissez cette question aux musiciens ; seulement continuez, en vrai patriote et écrivain distingué que vous êtes, à condamner les *eulhs* de poitrine, car il n'y a que les poules qui nous les donnent bons et frais.

Les *eulhs* (ceufs) que vous entendez constamment n'appartiennent pas aux musiciens, et encore moins aux compositeurs, qui ne se servent de cet excellent article qu'en omelette ou à la coque.

J'ai pendant quelques années bien travaillé pour faire disparaître ce produit laryngytique du gosier de plusieurs de nos chanteurs et chanteuses au Canada ; mais, à bout de ressources pécuniaires, j'ai dû faire comme bien d'autres — m'exiler et trouver un champ plus vaste où la poule seule a la monopole de ce fruit délicieux.

Ami Sulte, nous nous comprenons parfaitement sur la question des *eulhs*. Ainsi malédiction à celui ou celle qui en fait un son aigu.

CALIXA LAVALLÉE.

BOSTON, le 20 Janvier 1890.

ACTUALITE

INFLUENZA

De faiblesse
Je m'affaïsse
Tout du long.
Je frissonne,
Déraisonne
Tout de bon.

La poitrine
L'aubourine
Et gémit.
Pour la gorge
C'est l'eau d'orge
Qui guérit.

Oh ! la tête !
Qu'on est bête
Et frippé !
Les nerfs dancent
Et balancent
Le grippé.

Mauvais lièvre
Que la fièvre
Dans le dos.
Ça gigotte,
Ça picotte
Jusqu'aux os.

Hors d'haleine,
Je me traîne
Au fauteuil.
Je soupire
Et désire
Fermer l'œil.

Cinq journées,
Cinq soirées
Et cinq nuits
En détresse,
En tristesse,
En ennuis.

La toux creuse
Est affreuse.
Quel sabbat !
Les flancs cuisent
Les yeux luisent
On s'abat.

Calme et sôre,
La nature
Suit son cours : —
La rechute,
C'est culbute
L'our toujours.

BENJAMIN SULTE.

OTTAWA, 25 Janvier 1890.

L E

Canada Artistique

1657 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boite 324, B. P.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, N. Faucher de Saint-Maurice, Dr. Tancred Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

POUR LES DAMES

L'ART A LA MAISON

Si mes lectrices veulent bien s'en souvenir, je leur disais, dans mon dernier article, qu'il n'y avait point d'art sans logique, et que, partant, le bon goût devait s'appuyer sur le raisonnement.

Si cela n'est pas couché en propres termes, on doit y trouver au moins l'équivalent.

Mais, me direz-vous, le jugement et le goût ne sont donc qu'une seule et même chose ?

Pas tout à fait ; mais ils sont presque inséparablement liés par leur nature. Le second découle du premier. Le goût est fils du jugement. Heurtez l'un, vous froissez l'autre.

Cette vérité va se démontrer d'elle-même, à mesure que nous avancerons dans la petite étude que je me suis chargé de faire sur l'art pratique, sur l'art à la maison.

Disons tout d'abord que je ne m'adresse point ici aux gens qui se logent comme les castors et les sauvages des temps primitifs, c'est-à-dire simplement pour se mettre à l'abri.

J'écris pour ceux qui aiment le confort, qui cherchent à s'entourer de jolies choses, et pour qui, soit qu'il s'agisse de leur personne ou de leur demeure, la grâce et l'élégance ne sont point de vaines expressions.

Ceci entendu, entrons en matière, ou plutôt — sans jouer sur les mots — arrêtons-nous au seuil. Car l'art ne doit pas se manifester seulement à l'intérieur, il a son rôle à jouer à l'extérieur aussi.

Non que je veuille faire un cours d'architecture, cela n'entre pas dans mon cadre. Je prends tout simplement une maison ordinaire, telle quelle, et je ne m'occupe que des ornements ou des prétendus ornements dont on essaye de l'embellir, comme des accessoires plus ou moins utiles dont on croit devoir l'entourer.

Nous sommes sur la rue Saint-Denis ou Saint-Hubert, par exemple. La maison est la première venue, un peu éloignée de la chaussée, je suppose.

Bien.

On a gazonné l'intervalle avec soin ; on y a même dessiné un petit parterre circulaire, où l'on a planté quelques géraniums.

Au centre s'élève un cactus, un aloès, un laurier-rose, ou quelque autre arbuste exotique, pas trop grand, pas trop petit, bien proportionné à l'entourage ; ou bien encore une urne en fonte ou en pierre, d'où pendent quelques gracieuses touffes vertes ou fleuries.

Tout cela est convenable, distingué.

Mais je ne puis en dire autant de ces petites corbeilles de fleurs, se balançant à des suspensoirs métalliques, et dont certaines personnes encombrant leur devant de porte.

Raisonnons un peu ; dans une serre, dans un salon, sur une piazza, même dans une fenêtre, la corbeille suspendue a sa raison d'être ; mais dans un parterre, c'est absurde.

Réfléchissez donc que les fleurs sont faites pour pousser dans la terre, et quand la terre est là, laissez les dans la terre.

Faire autrement, c'est se raser les cheveux pour le plaisir de porter perruque.

Une autre absurdité, ce sont les statuette en plâtre à l'extérieur des maisons.

Voyons, le plâtre est-il une matière capable de résister aux intempéries de l'air ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, sa place n'est pas là.

Si vous avez le moyen d'avoir une statue en bronze ou en marbre, que votre parterre ait les proportions voulues, et que votre demeure soit si remplie d'objets d'art que vous en ayiez à prodiguer alentour, à la bonne heure ; montrez-nous des statues de marbre blanc ou de bronze. Mais, pour l'amour de l'art, délivrez-nous des petits bonhommes et des amours joufflus en plâtre, tous coulés dans le même moule !

Cela peut flatter l'œil du passant, dans quelque colonie de Mgr Labelle, mais pas à Montréal, — pas même à Sainte-Cunégonde.

Une chose dont on abuse encore plus, autour des maisons, ce sont les cailloux blancs.

On en met partout, dans les coins, sous les arbres, au milieu des plates-bandes, sur les marches des perrons.

Si l'on réfléchissait un peu que les cailloux blancs ou les boulets de canon blanchis, ne sont pas là par pur ornement, mais surtout pour guider les pas dans l'obscurité, on comprendrait qu'il faut en mettre le long des allées, et pas ailleurs.

Dieu me pardonne, j'en ai vu jusque sous les vérandas, le long des pierres de fondation, comme si l'on eût pensé que les chats n'auraient pas trouvé le chemin des soupiraux sans cela !

Ça me rappelle un peu cette noce d'Iroquois à laquelle j'assistai un jour à Caughnawaga. La mariée avait une embrasse de rideaux autour du cou. Elle avait pris cela pour un collier, la malheureuse!

Mais revenons à notre parterre, et supposons-le parfait, sans reproche sous le rapport du goût et du bon sens. Pourquoi donc le masquer, l'étrangler par cet entourage massif, par cette clôture en bois ou en fer, pour la plupart du temps aussi revêche que lourde, et quelquefois aussi coûteuse que délabrée?

Vous m'alléguez les passants, les chiens, les voleurs, que sais-je? J'ai trop de confiance dans le bon goût de mes compatriotes pour supposer un instant qu'il en est d'assez barbares pour trouver cela beau.

Eh bien, cela n'est même pas utile; les passants n'ont point d'affaires dans votre parterre, et les chiens comme les voleurs se moquent pas mal de votre clôture de quatre à cinq pieds de haut. Les uns peuvent bien passer par-dessus, et les autres passent bien par-dessous.

Les voleurs, les chiens et les passants des Etats-Unis ne sont pas, que je sache, d'une autre nature que les voleurs, les chiens et les passants, sujets de Sa Majesté britannique, et voyez les villas et les résidences suburbaines des Etats-Unis. Pas l'ombre d'une clôture. Un entourage de quelque pouces en granit sépare le trottoir de la terrasse gazonnée, et c'est tout.

L'Américain, homme pratique, se dit que :

1° S'il embellit l'extérieur de sa maison, c'est un peu pour le passant, et que par conséquent il serait illogique de lui en masquer la vue;

2° Que le voleur est d'autant moins dangereux qu'il a moins de recoins pour se cacher;

3° Et quant aux chiens, il prétend qu'en général ce n'est pas l'absence de poteaux qui les attire le plus.

On le voit, le goût et le bon sens s'accordent là-dessus comme sur la reste.

Espérons que tous deux finiront par vaincre la routine, que ces clôtures inutiles, dispendieuses, et qui donnent un air si renfrogné à nos maisons, disparaîtront comme les neiges d'antan, et que bientôt nous aurons devant nos portes de frais petits parterres bien nets, bien coquets, bien éclairés, ouverts à tous comme un emblème d'hospitalité et de bienvenue.

Mais continuons nos investigations extérieures.

Pourquoi ce grand numéro doré au-dessus de la porte?

Ils sont communs les grands numéros à Montréal. Et pourtant, si ceux qui les ont fait peindre connaissent la signification qu'ils ont en Europe, ils ne mettraient pas grand temps à les faire disparaître.

Encore de la logique. Les gros numéros sont faits pour être vus surtout la nuit. Aussi le gros numéro est-il devenu une enseigne nocturne, et il est même passé dans le langage pour indiquer par un terme anodin les lieux qui ne se nomment pas par leur nom en bonne compagnie.

Entendons-nous; je ne veux pas aller trop loin. Je ne prétends pas qu'un gros numéro soit essentiellement opposé aux règles de l'esthétique. En lui-même il a des allures un peu prétentieuses, voilà tout. Et puis, s'il a une triste signification en Europe, il ne l'a pas nécessairement en Amérique.

J'admets cela volontiers. Mais, entre nous, tout bien considéré, j'aime mieux ne payer que cinquante sous pour un petit numéro noir, propre et bien lisible, que de faire quinze à vingt dollars de frais pour avoir un numéro doré avec des chiffres d'un pied de long, qui pourront attirer sur ma maison ou sur ma naïveté le sourire des Européens.

Une dernière remarque pour aujourd'hui :

Je vois souvent sur la porte des maisons privées une plaque d'argent ou de cuivre sur laquelle on lit : *Un tel, AVOCAT, Un tel, NOTAIRE.*

Si ces noms de profession sont là comme titre, cela ne convient pas; on ne se donne point de titre à soi-même.

Si c'est une simple indication de votre genre d'affaires, c'est une réclame déplacée.

Mettez cela à la porte de votre atelier, de votre étude, de votre cabinet, très bien.

A la porte de votre domicile privé, jamais. C'est puérite et prudhomesque.

Votre nom simplement et lisiblement écrit, c'est la seule chose que le bon goût permette.

Va sans dire qu'il ne s'agit pas ici des hommes de profession qui ont leur étude dans leur propre demeure. Les médecins par exemple.

A ma prochaine causerie, nous entrerons dans la maison.

LÉO FRÉCHETTE.

L E

Canada Artistique

1857 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boîte, 324. B. P.

Le CANADA ARTISTIQUE est une publication mensuelle spécialement dévouée à la musique, aux beaux arts et à la littérature.

Le prix de l'abonnement est de \$3.00 par année.

Chaque numéro contient huit pages de musique gravée et 16 pages de texte.

Un numéro échantillon sera envoyé à toutes les personnes qui nous en feront la demande.

Les chanteurs et instrumentistes sont priés d'envoyer leur adresse à l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE. Lorsqu'il se présentera des engagements, on les leur fera parvenir, sans délai.

ETUDE DE MŒURS

AMBITIONS ET DECEPTIONS SOCIALES

Dans les petites capitales, comme Ottawa, plus encore que dans les grandes villes indépendantes, comme Montréal, les événements qui font le plus gloser ne sont point les politiques. C'est autour des choses de la haute société, surtout, que se mène le potin, un potin d'enfer parfois. La politique, le sport, occupent à peu près exclusivement les soucis des hommes, — je parle en dehors des affaires du commerce ; mais la société, c'est-à-dire le beau monde avec tous ses faits divers : mariages, bals, réceptions, levers, ce qui s'est fait chez celle-ci, ce qui se fera demain chez celle-là, la société, dis-je, met chacun en parlote, les hommes autant que les femmes.

Car c'est dans la capitale que réside, sans y demeurer la moitié de l'année, le représentant de l'autorité. Jusqu'à l'an dernier le gouverneur-général habitait une banlieue qu'Ottawa s'est adjointe. On dirait que, par le fait d'être devenu l'un de nos concitoyens, il a intensifié outre mesure l'ambition de fréquenter chez lui, toujours si vive en tout état de cause dans une ville de fonctionnaires. Il est le soleil du grand monde dont chacun se croit ou voudrait être. Les femmes se disent : ma voisine y est invitée, pourquoi ne le serais-je point ? ne graviterais-je point aussi élégamment qu'elle ? son mari est un commis de première classe, comme le mien. Si elle a été priée du bal annuel, oh ! je sais bien pourquoi. Elle est allée avec son mari s'inscrire à Rideau Hall au retour de Leurs Excellences des eaux ; elle a envoyé son mari serrer la main du gouverneur le jour de l'an ; ils ont retourné s'inscrire en janvier ; ils se sont présentés au lever traditionnel de l'ouverture de la session. C'est cela ; eh bien ! nous en ferons autant. Mon mari en a les moyens tout comme le sien.

Et madame se tient parole, et l'année suivante il y a une, deux, dix familles de plus qui aspirent à l'honneur d'une invitation, n'importe laquelle : pour le bal, pour le théâtre au château, pour les amusements d'hiver et divers que l'on nomme *at home*.

Cette fureur, je vous le dis, est universelle. De ceux qui appartiennent au service civil, qui ne se croit digne d'un carton aux armes de Leurs Excellences, d'un carré de bristol que l'on puisse étaler sur une étagère ou négligemment jeter sur une table du salon, afin d'épater le visiteur ? De vénérables ronds de cuir, qui d'eux-mêmes ne feraient point deux pas pour boire le vin du château, aiguillonnés par la jalousie de leurs camarades de bureau, ou poussés par l'impérieuse volonté de madame, partent en campagne de baise-mains pour conquérir leur grande entrée chez le gouverneur !

Campagne souvent stérile, hélas ! car les secrétaires du gouverneur ne connaissent pas tout le monde ; ils appellent des conseils et prennent des renseignements. Etrangers, et Anglais toujours, ils mettent plus naturellement et plus volontiers le doigt d'élection sur les familles anglaises. Ceux qui les avisent sont des Anglais d'abord, puis, en ce qui concerne le triage parmi les Canadiens-français, ce sont des nôtres de nom, soit ! mais de cœur anglais, qui ne fréquentent personne chez nous et connaissent mal ceux de qui on s'informe. Il en résulte donc des exclusions injustifiables, des ostracismes incompréhensibles, surtout s'ils durent.

Il en est arrivé un exemple frappant l'an dernier. Lord Stanley de Preston, pour son premier bal, n'a pas eu la main heureuse ; c'était pourtant un homme que ses discours d'arrivée au pays mettaient au-dessus de l'imputation de ne pas aimer la race française ; or son bal fut un oubli quasi complet de nous, un oubli qui pouvait paraître systématique. Des chefs de bureau laissés chez eux, tandis que de petits freluquets, tout frais déballés d'Angleterre, ou occupant des emplois de troisième ordre, étaient priés d'aller promener leurs lorgnons et leurs moustaches cirées dans les salons vice-royaux. Des hommes de profession bien en vue, des nôtres, va sans dire, furent ignorés ; il en fut de même de bon nombre de députés et de sénateurs français. Il n'y eut pas que des Canadiens-français qui s'aperçurent du passe-droit peu même s'en plainquirent ; mais les journaux anglais jetèrent feu et flammes. Si je me rappelle bien, le plus féroce d'entre eux fut le *News* de Toronto.

Lord Stanley va-t-il cette année réparer l'erreur de ses subalternes ?

Une autre cause de mauvais sang, c'est l'invitation pour les dames d'assister à l'ouverture des chambres, en toilette parée, sur le parquet du sénat. Que de jalouses ce jour-là ! On maugrée d'autant plus à l'aise que le coupable n'est ni le gouverneur ni son entourage officiel, mais le gentilhomme huissier de la verge noire. Ses fonctions, lesquelles sont entachées d'un brin de ridicule, à cause sans doute de l'accoutrement et des courbettes multiples autant qu'invariées de son titulaire, font de lui un personnage généralement peu sympathique, et, en s'en prenant à lui de toutes les déceptions de l'année, les mécontents ne risquent pas d'éclabousser la fontaine des honneurs. Bien sottés me semblent, toutefois, celles des dames qui crient comme des écorchées parce qu'on leur refuse le droit d'aller, en gaze et en tulle de soie, contracter des bronchites, des laryngites, des congestions de poumons.

Si je reçois jamais une de ces invitations, quand mon mari sera commis chef, je l'encadrerai... pour la nouveauté, ayant eu le soin, au préalable, et pour la gouverne de mes filles, d'écrire au dos :

Dans une salle surchauffée,
Par la foule presque étouffée,
Faire étalage de ma peau !
Me couvrir d'un simple oripeau
Et d'une parure de perles !...
A d'autres, dénicheur de merles !

Lord Lansdowne n'a pas laissé bon nom parmi les Français de la capitale ; on regrette encore Dufferin et Lorne, le premier surtout.

Un des nôtres, homme dont la position sociale, les talents, le mérite, la popularité, la finesse et l'indépendance de caractère font notre orgueil, va s'inscrire à Rideau Hall, lors de l'arrivée de Lansdowne ici. L'hiver se passe sans la moindre invitation à danser, à glisser, à patiner : rien de rien ! Mais l'hiver suivant on voulut organiser des soirées musicales, et l'on sentit qu'on avait besoin de lui. Le soi-disant Canadien-français qui remplit le rôle d'Eminence Grise auprès des attachés du gouverneur, est chargé de s'assurer son précieux concours, et il entre en besogne de l'air d'un homme qui croirait être le messager d'une heureuse nouvelle.

— Mais le gouverneur ne m'a pas rendu la visite que je lui ai faite l'année dernière ! dit le citoyen.

— Vous plaisantez ! vous savez bien que Son Excellence ne fait pas de visites.

— Pardon ! sa manière de rendre celles qu'il reçoit, c'est d'inviter les gens chez lui. Ni l'année dernière, ni cette année, il ne l'a fait à mon égard. Les autres gouverneurs étaient plus polis que lui. Je vous dis que je refuse d'organiser la moindre de ses soirées.

L'envoyé ne se tint pas pour battu ; il revint au bout de quelques jours avec une botte d'invitations.

— Ainsi, dit-il au citoyen, l'obstacle est levé ; vous vous chargez de ce que je vous demande.

— Moi ! point du tout. Le gouverneur me devait une visite ; il me l'a rendue : nous sommes quittes. Au revoir !

Nous étions vengés.

C'est d'un autre genre de difficultés qu'il retourne aujourd'hui. Le gouverneur donne un dîner d'Etat : il y convie toute la haute potée officielle, les hommes pour dîner à sept heures, leurs femmes pour les rejoindre à neuf. Toutes les femmes sont invitées, moins une, — la femme du ministre des finances. Pourquoi cet édit de proscription ? Grosse affaire, et qui n'est pas au bout de son rouleau. Le ministre se rend au dîner. Scandale ! tolle général ! Les femmes se montent, les hommes font écho, la presse s'en mêle : tohu-bohu indescriptible.

M. Foster, le ministre des finances, aurait dernièrement épousé une femme divorcée. Deux femmes de ministres firent visite de nocce à la nouvelle épousée ; mais celle du premier ministre ayant redit, les autres

s'abstinrent. La querelle fut transportée à l'hôtel de gouvernement. Madame Foster ne met pas les pouces : elle donne à son tour un dîner. On verra qui se rendra. Toutes les questions politiques sont à l'arrière-plan, dominées par la grippe et la question Foster.

FRANCINE.

P. S. Le dîner de madame Foster a eu lieu. Les invités présents étaient : un ministre, *qui est veuf* ; deux sénateurs et quatre députés, *sans femmes* ; un révérend, avec sa femme ; un employé du gouvernement, sa femme, et la femme d'un autre employé ; une demoiselle ; un monsieur et sa femme.

Le journal qui fournit ces renseignements ajoute :

M. Foster prend occasion de ce dîner pour dire que, loin d'être boycottée, Mme Foster est au contraire bien vue dans la société d'Ottawa. En n'invitant pas madame Foster, lady Stanley a dû se conformer à la règle établie à la cour d'Angleterre de ne pas recevoir de femmes qui ont divorcé.

Tant mieux !

F.

HORS DU CANADA

REPRISE DE "JEANNE D'ARC"

PARIS, 5 Janvier, 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

La reprise de Jeanne d'Arc au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avec Sarah Bernhardt dans le personnage de la bonne Lorraine, est le grand événement du jour, événement dramatique et en même temps patriotique.

L'immense salle de la Porte-Saint-Martin était archi-pleine. Tout ce qui a un nom dans la politique, dans les lettres, dans les arts, se trouvait à cette mémorable soirée qui n'a été qu'un long triomphe, qu'une suite ininterrompue d'applaudissements, de cris d'enthousiasme, de pures et patriotiques émotions. A certains moments, de l'orchestre au cintre, tous les spectateurs étaient debout ; les jeunes gens acclamant la grande actrice ; les femmes agitant leurs mouchoirs lui lançant leurs bouquets ; les vieillards se sentant tressaillir d'émotion.

Et comment en eût-il été autrement, quand, pleurant encore la perte de nos deux provinces, on entendait ces accents prophétiques de Jeanne adressés à Lord Warwick au moment où elle va mourir :

Ah ! c'est vous, Milord ! Ainsi je vais mourir,

Et ce n'est pas assez, vous voulez me flétrir,

Et prouver par votre crime

Que vous n'avez été battus que par le diable !

Allez, je vous comprends ! C'est la France et son roi

Que vous voulez flétrir et souiller avec moi.

Eh bien, je vous le dis, quittez cette espérance,

Vous pouvez me tuer et mutiler la France,

Mais vous ne pourrez pas, Milord, sachez-le bien,

Asservir à la honte ou son cœur ou le mien,

Vous pouvez, de ce peuple élargissant la plaie,

Cadavre encore vivant, le traîner sur la chaise,

LA TOSCA VALSE

Allegro brillante.

by LAWRENCE ROBERT.

Sff

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with a series of eighth notes, some beamed together, and a triplet of eighth notes. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with a few notes and rests. A dynamic marking of *p* is placed in the first measure of the lower staff.

The second system of musical notation consists of two staves. The upper staff continues the melodic line with a triplet of eighth notes. The lower staff has a more active bass line with chords and eighth notes. A dynamic marking of *mf* is placed in the middle of the system. A repeat sign is visible at the end of the system.

The third system of musical notation consists of two staves. The upper staff features a melodic line with accents and a triplet of eighth notes. The lower staff continues with a bass line of chords and eighth notes.

The fourth system of musical notation consists of two staves. The upper staff has a melodic line with a long slur over several measures. The lower staff continues with a bass line of chords and eighth notes.

The fifth system of musical notation consists of two staves. The upper staff has a melodic line with a triplet of eighth notes. The lower staff continues with a bass line of chords and eighth notes. The system ends with a double bar line and a repeat sign.

3

con grazia.

p

cresc.

*Dal segno &
al pol Trio.*

TRIO.

con espressione ben legato.

The first system of musical notation consists of two staves, treble and bass clef. The key signature is three flats (B-flat, E-flat, A-flat) and the time signature is 3/4. The word "dolce." is written in the left margin of the first measure. The music features a series of chords in the right hand and a steady eighth-note accompaniment in the left hand. A slur covers the first six measures.

The second system continues the musical piece with two staves. The right hand plays chords, while the left hand maintains the eighth-note accompaniment. A slur covers the first six measures.

The third system continues the musical piece with two staves. The right hand plays chords, while the left hand maintains the eighth-note accompaniment. A slur covers the first six measures.

The fourth system continues the musical piece with two staves. The right hand plays chords, while the left hand maintains the eighth-note accompaniment. A slur covers the first six measures.

The fifth system continues the musical piece with two staves. The right hand plays chords, while the left hand maintains the eighth-note accompaniment. A slur covers the first six measures.

a tempo.

rit.

*B.C.
al segno %*

*Pea **

CODA.

scherzando.

ff

4 3 3 2 3 6 4 3

Su.....

brillante.

Su.....

Su.....

con forza.

ff

Ped * *Ped*

SÉRÉNADE MÉLANCOLIQUE.

Paroles de
ARMAND SYLVESTRE.

Musique de
ERNEST LAVIGNE.

Allegretto.



Piano introduction in 6/8 time. The right hand features a melodic line with grace notes and slurs, while the left hand provides a harmonic accompaniment with chords and moving bass lines. Dynamics include *p* and *rall.*



First vocal line and piano accompaniment. The vocal line begins with a fermata and the lyrics "Viens en - ten - dre sous la feuil - lée... La der - niè - re chanson des". The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth notes in the right hand and a steady bass line in the left hand. Dynamics include *p* and *7^o*.



Second vocal line and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics "nids Et les mur - mu - res in - fi - nis De la fo - rêt en - som - meil -". The piano accompaniment maintains the rhythmic accompaniment. Dynamics include *rall.* and *a tempo.*



Third vocal line and piano accompaniment. The vocal line concludes with the lyrics "lée. Tout se tai - ra dans un ins - tant, Sous la grande ai - le du si -". The piano accompaniment features a more active rhythmic pattern. Dynamics include *accelerando.* and *do.*

Enregistré conformément à l'acte du parlement au bureau du Ministre de l'agriculture à Ottawa par E. Lavigne en 1890.

rall: molto *p* *rall:*

-ien - ce Qui, dans l'air tiède en-cor, ba - lan - ce Des doux rê - ves l'essaim flot-

rall: molto *p* *rall:*

Lento. *rall: pp*

- tant. Dans la bri-se qui pleure O mon a - mour, É-cou-te

Lento. *pp* *rall: pp*

rall: molto *To*

pas-ser l'heu-re Où fuit. le jour!

rall: molto *To* *p* *ppp*

1ere et 2eme fois.

Viens ten-i-

1ere et 2eme fois. *§ Pour finir.*

rall: *To*

20 

Viens t'en - i - vrer, dans la prai - ri - e, Du der -



- nier par - fum de ses fleurs. Quand l'aube y po - se - ra ses pleurs Plus d'une, hé -



- las! se - ra flé - trie. Sur l'herbe on l'in - sec - te s'en - dort L'ombre é -

rall: *p* *To*


- tend ses pre - miè - res toi - les. Quand aux cieux s'ouvrent les é - toi - les, Se re -

Lento.
pp


- fer - ment les boutons d'or... Au ver - sant de la plaine Où vient la

rall: *To*


nuit, Res - pire en - cor... l'ha - lei - ne Du jour... qui fuit!

32 

Viens con - tem - pler dans la vai - lé - e Le der -



- nier é - clat du cou - chant. La lune, à l'ho - ri - zon pen - chant, De blan - ches va -



- peurs... est voi - lée Et, par - mi l'ex - ta - se du soir, On di -



- rait qu'au bord de la nue U - ne main di - vine est ve - nue Al - lu -

pp *Lento.*


- mer un large en - cen - soir... Re - gar... de, Bien - ai - mée, Au ciel loin -

rall: *p* *pp To* *ppp*


- tain, Re - mon - ter la... fu - mé - e Du jour... é - teint!

Et punir ma victoire et m'en payer le prix,
 Mais non pas nous soumettre à nos propres mépris.
 Le même honneur tous deux nous garde et nous enflamme ;
 Je connais mon pays, il m'a donné son âme ;
 Il se redressera comme moi sous l'affront ;
 C'est quand il est perdu qu'il relève le front.
 Faites, faites sur lui peser le joug des armes !
 Noyez-le tout entier dans le sang et les larmes !
 Reculez sa frontière, ivre de vos succès,
 La France restera dans le dernier français !
 Que le temps soit à vous, la France aura pour elle,
 Dans l'avenir certain, la justice éternelle !
 Et plus loin le bourreau pousse l'iniquité,
 Plus haut va le martyr dans l'immortalité.
 Maintenant que le feu me brûle et me dévore,
 Mon corps fait de raison pourra trembler encore ;
 L'âme est libre, il suffit ; le tourment dure peu.
 Et la France est ainsi, c'est le plaisir de Dieu.

Que de douloureux retours sur le passé réveillaient ces vers, mais aussi de quelles douces espérances ils remplissaient tous les cœurs.

Le drame-légende de Jeanne d'Arc, en trois parties et six tableaux, est connu de vos lecteurs ; il a été joué, et avec quel succès, à Montréal, il y a quelques années, il n'est donc pas utile de l'analyser. Je rappellerai seulement ce que comprennent les trois parties et les six tableaux.

La *Mission*, la première partie, contient deux tableaux : la chaumière de Jeanne, où filant à son rouet elle entend les voix des saintes ; à Chinon, où la bonne Lorraine révèle à Charles VII le rôle de délivrance que Dieu lui a assigné.

Le *Triomphe*, deuxième partie, contient aussi deux tableaux : la victoire de Jeanne à Orléans ; le sacre de Charles VII à Reims, en présence de Jeanne.

Le *Martyre*, troisième partie, où se trouvent les deux tableaux les plus pathétiques de l'œuvre : Jeanne d'Arc dans la prison de Rouen ; Jeanne sur le bûcher.

Tel est le scénario de cette œuvre qui suffira pour la remettre dans la mémoire de vos lecteurs.

Ce qu'ils ne pourront s'imaginer, et ce que je ne pourrai leur faire comprendre ; c'est la splendeur et la magnificence avec laquelle la pièce est montée. Décorations splendides, costumes merveilleux de richesse et d'exactitude, figuration énorme, artistes remarquables, même dans les petits rôles, enfin la superbe partition de Gounod, — tout concourt à faire de la représentation de *Jeanne d'Arc* un des plus grands succès et des plus mérités.

Et quelle magnifique part revient à Sarah Bernhardt dans l'interprétation, tout à fait hors ligne, de ce drame.

Au premier acte, dès qu'elle est apparue sous ses habits de paysanne, le public a été saisi par cette résurrection. Depuis des mois l'illustre tragédienne étudiait la figure de Jeanne, lisant tout ce qui a été écrit sur elle ; et ce que les livres n'ont pu lui apprendre, elle l'a trouvé dans son âme, dans son cœur, pour cette incarnation de la bonne Lorraine que je considère comme la plus éclatante manifestation de son génie artistique.

Je suis, dira-t-on, par trop enthousiaste — mais, parmi les spectateurs, les plus froids, les plus blasés ont été enthousiasmés comme moi par cette restitution historique d'un personnage cher entre tous en France.

Quand Sarah Bernhardt, au second acte, dit les strophes : *Dieu le veut*, au moment où Jeanne se met à la tête de

l'armée pour aller délivrer Orléans, l'effet a été indescriptible. Quand elle parle des voix qu'elle a entendues ; quand, plus tard, vaincue et emprisonnée, elle se lamente sur sa jeunesse brisée ; quand enfin elle marche au bûcher, elle est inoubliable, et l'on sent passer dans la salle de douloureux frémissements. Les spectateurs angoissés souffrent ce qu'elle souffre, pleurent comme elle pleure.

Sarah Bernhardt, pour tout dire en un mot, nous fait voir et nous rend Jeanne telle que nous l'avons jugée, telle que nous l'avons toujours aimée.

Le succès de *Jeanne d'Arc* a pris des proportions qui dépassent tout ce qu'on avait pu prévoir après la première représentation. Le bureau de location ne désemplit pas et on a dû ouvrir jusqu'à trente feuilles de location d'avance pour pouvoir répondre à toutes les demandes. En deux jours la recette a dépassé trente mille francs, ce qui ne s'était encore jamais vu à ce théâtre.

Il est presque certain que Sarah Bernhardt ira, la saison prochaine, en Amérique, pour y jouer *Jeanne d'Arc* avec les décors comme à Paris. Si, ce qui est probable, elle va à Montréal, vous pourrez voir par vous-même que mon enthousiasme pour la grande artiste n'est pas exagéré.

* *

Le Gymnase a repris les *Danicheff*, et la reprise de cette pièce qui, à son apparition, il y a quelques années, avait eu un grand succès, a pleinement réussi.

C'est, comme on le sait, une peinture des mœurs et des coutumes russes. Les situations y sont naturelles, les péripéties bien amenées, l'intérêt toujours soutenu, et tournant quelquefois à l'émotion. Dans cette pièce, un jeune français, ami du comte Wladimir Danicheff, se trouvant à une chasse à l'ours, va être dévoré par l'animal furieux, lorsqu'il est sauvé par le comte Wladimir. Le récit de cet incident de chasse amène Wladimir à dire : "Et ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des Français, des Russes... et des bêtes sauvées." Ces paroles, qui sont comme l'affirmation des sentiments d'amitié qui unissent les Russes et les Français, ont toujours été couvertes d'acclamations enthousiastes.

Le jour de la première au Gymnase, le signal des applaudissements a été donné par M. Floquet. Le président de la Chambre et Mme Floquet occupaient une loge très en vue, et leurs applaudissements réitérés ont été très remarquables dans cette manifestation en faveur de la Russie.

Que nous sommes loin de ces temps où M. Floquet, alors petit avocat, s'écriait au Palais de Justice, en voyant passer le Czar : "Vive la Pologne, Monsieur." C'est pourtant cette grossièreté qui a commencé la fortune politique de M. Floquet.

* *

Vous parlerai-je de *Mirille*, qui fait les délices des habitués de l'Opéra-Comique ? C'est la favorite du maître, et il a bien raison. Jamais Gounod n'eut, comme dans cette œuvre, la main plus sûre, l'esprit plus libre, l'inspiration plus égale, un plus grand abandon.

Il faut être des délicats, de vrais passionnés de musique pour goûter pleinement cette œuvre, car le poème manque d'action, il n'y a pas de péripéties, pas d'intrigue. Le coup

de soleil de La Crau, le coup de fourche d'Ourrias, la malédiction paternelle, ce sont là des incidents sans conséquence, et qui ne peuvent vraiment pas faire impression sur le spectateur. A vrai dire, il n'y a pas de pièce, mais la partition est chaude et vivante, il s'en dégage un parfum champêtre, une odeur de terrier, c'est bien là un poème d'amour rustique. Le maître a voulu en faire une œuvre hors de pair, il y a apporté tous ses soins, sa manière la plus simple et la plus discrète; il a employé les tonalités les plus claires, les sonorités les plus franches.

* **

En terminant cette lettre je vais vous donner le bilan dramatique de 1889.

Bien que pendant cette année les théâtres, à cause de l'Exposition, n'aient pas fermé, il y a eu sur les scènes parisiennes moins de pièces nouvelles que d'habitude. Les directeurs ont préféré jouer des reprises, et le résultat financier a prouvé qu'ils n'avaient pas tort.

Pendant pendant les derniers douze mois, cinquante-cinq pièces nouvelles ont été représentées sur les divers théâtres; en voici un aperçu :

Un ballet, la *Tempête*, de M. Ambroise Thomas, à l'Opéra; six opéra comiques, *Esclarmonde* et la *Cigale Madrilène*, à l'Opéra Comique; la *Vénus d'Arles*, aux Nouveautés; le *Retour d'Ulysse*, aux Bouffes; la *Tour de Babel*, à la Renaissance; et l'*Étudiant Pauvre*, aux Menus Plaisirs.

Une comédie en quatre actes : *Révoltée*, à l'Odéon; et treize en trois actes, dont : *Belle-Maman*, au Gymnase; *Marquise* et les *Respectables*, au Vaudeville; *Monsieur ma Femme*, au Palais Royal; *Mes Anciennes*, aux Variétés, etc.

Douze drames: la *Porteuse de Pain*, la *Fermière*, à l'Ambigu; *Jack l'Éventreur*, la *Conspiration du général Malet*, et *Un Drôle*, au Château-d'Eau.

Neuf pièces sans désignation spéciale sur l'affiche: la *Bucheronne*, à la Comédie Française; la *Lutte pour la Vie*, au Gymnase; *Mensonges*, au Vaudeville; *Shylock*, à l'Odéon.

Quatre pièces à grand spectacle: le *Prince Soleil*, au Châtelet; *Melle Pionpion*, à la Porte-Saint-Martin; *Ali-Baba*, à l'Eden, et *Riquet à la Houpe*, aux Folies-Dramatiques.

Enfin quatre revues: Paris-Exposition, aux Variétés; Paris-Attraction, aux Nouveautés; Les *Petits Mystères de l'Exposition*, et l'*Année Joyeuse*, à Cluny.

La plupart de ces pièces sont allées à l'étranger. Les unes simplement traduites, les autres soumises à cet affreux régime de "l'adaptation" qui les dénature si complètement. Telles quelles, cependant, elles ont prouvé, une fois encore, que le génie dramatique de la France se maintient toujours au premier rang, et que notre pays est le grand pourvoyeur des théâtres à l'étranger.

MARCEL B.

Nous avons le plaisir d'accuser réception du *Canada Français*, revue littéraire publiée à Québec. Dans notre prochain numéro, nous donnerons une appréciation de cette excellente revue. Disons en passant que les éditeurs donnent trop de matières intéressantes pour la somme modique de l'abonnement.

PAMI LES SAVANTS

A QUI LE MICROBE ?

La guerre éternelle entre les Français et les Allemands vient de prendre une tournure nouvelle. Ce n'est pas encore à propos de l'Alsace et de la Lorraine que la querelle a commencé. Cette fois, les soldats restent absolument étrangers à la dispute, et la poudre ne parle pas. Ce sont les savants seuls qui font les frais de la nouvelle guerre et, le croirait-on ? c'est à propos d'un vil microbe, d'un animal invisible à l'œil nu, que ces messieurs se prennent aux cheveux.

Pour que nos lecteurs se rendent bien compte de l'état des choses, il faut leur dire d'abord que, par le droit des gens, la nation qui découvre la première une terre, inconnue jusqu'alors dans les pays civilisés, devient la souveraine légitime de cette contrée.

C'est en vertu de ce principe de la loi internationale, que le Portugal et l'Angleterre sont aujourd'hui en désaccord. L'explorateur portugais Serpa Pinto fit, il y a quelque temps, un voyage d'exploration à travers l'Afrique, ce qui fit naître chez son gouvernement la prétention de se déclarer souverain des pays que Pinto avait traversés. L'Angleterre prétendit, de son côté, que cette contrée lui revenait déjà de droit; *quia*, dit-elle, *nomino leo*; "parce que j'ai le lion dans mes armoiries."

Eh! bien, il est convenu, chez les savants, que ce même principe dont nous venons de parler s'appliquera également à la souveraineté des microbes. Ceci étant bien compris, revenons à la querelle franco-allemande.

Le 19 novembre 1883, — dans des questions d'une si haute importance, on ne saurait être trop particulier pour les dates, — le Dr. Friedlander, — allemand pur sang — communiqua à la Société Médicale de Berlin un mémoire dans lequel il revendiqua la gloire d'avoir découvert un microbe à capuchon qui devait être le germe de la *pneumonie*, autrement dit des fluxions de poitrine.

L'Académie se hâta d'informer les sociétés de savants du reste du monde de cette grande découverte, et dès lors la nation allemande posa fièrement son drapeau impérial sur le capuchon de ce terrible microbe.

On avait eu à peine le temps dans les universités allemandes de fêter cette grande découverte, en avalant force verres de bière et des assiettées de choucroute, quand, le 30 novembre 1883, le docteur français Germain Sée informa la Société d'Anatomie de Paris de la découverte d'un nouveau microbe que le Dr. Talamon, son chef de laboratoire, venait de faire. C'est, disait M. Germain Sée, le microbe qui cause des fluxions de poitrine.

— Halte-là ! s'écria aussitôt l'Allemagne en chœur. Vous nous volez. Ce microbe nous appartient depuis onze jours. Aucune créature humaine n'aura désormais le droit de mourir de la pneumonie, si ce n'est par l'agence du microbe allemand.

— Mais, répondit M. Sée, votre microbe ne cause pas les fluxions de poitrine.

— Que cause-t-il donc ?

— Tout ce que vous voudrez. Ce n'est pas mon affaire de le savoir, c'est la vôtre, puisqu'il vous appartient. Nous vous l'abandonnons de bon cœur ; nous n'en voudrions à aucun prix. Il est allemand : qu'il le soit à jamais ; mais qu'il n'ait plus la prétention de se poser dans le monde savant, en germe de fluxion de poitrine.

— Vous en avez menti, par la gorge ! (Dans le monde savant, on est très chatouilleux sur le point d'honneur, et l'on devient fort irascible quand on se voit voler une gloire nationale.)

— C'est vous qui en avez menti. Et la preuve, comment est fait votre microbe ?

— Il a un capuchon ; ce qui fait qu'on le croirait enfermé dans une capsule.

— Vous l'entendez, ô savants de la terre entière ? Le microbe allemand est encapuchonné ! Il en est bien digne. Eh ! bien, notre microbe à nous, le microbe français, parisien, ne porte pas de capuchon. Il a la forme allongée d'un grain de blé. On ne saurait donc dire que ces deux microbes se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

— Ils ne se ressemblent pas, soit ; mais c'est le microbe à capuchon qui cause la pneumonie.

— Il ne la cause pas, vieux *Franzosen* !

— Il la cause, entendez-vous, gros boustifailleur de choucroute !

Ce dialogue aurait pu se continuer indéfiniment, si les nations neutres n'avaient offert leurs bons services. Elles firent donc des expériences, et toutes tombèrent d'accord que le microbe parisien est la cause première des fluxions de poitrine.

Quant au microbe à capuchon, dont la gloire avait duré si peu ; il rentra dans l'obscurité d'où il n'aurait jamais dû sortir. Les Allemands eux-mêmes lui tournèrent le dos, dès qu'il ne put plus leur servir à relever le prestige de la grande nation allemande.

Les choses en étaient là depuis quelque temps, quand la grippe, venant de Russie, fit son entrée sur la scène scientifique. Voltaire, qui a prévu tant de choses, avait annoncé déjà la venue de cette étrangère mystérieuse, dans ce vers fameux :

“ C'est du Nord, désormais, que nous viendra la grippe.”

D'abord, on accueillit la visiteuse par des jeux de mots et des chansons. La grippe ne s'en souciait guère. “ Qu'ils chantent, répétait-elle ; ils mourront.”

Et l'on mourait, en effet, comme des mouches, dans les pays où la grippe s'installait.

“ Ce n'est pas la grippe qui tue, disait-on ; c'est un microbe qui pénètre dans les corps affaiblis par la grippe et qui y cause la pneumonie.”

— Pneumonie ! s'écria M. Germain Sée d'un air vainqueur. Mais en ce cas, c'est mon microbe à moi qui cause tous ces ravages. Merci, mon Dieu ! Le Dr Talamon et moi, nous n'avons pas travaillé pour le roi de Prusse !

— Mais ce n'est pas le microbe forme grain de blé qui emporte les gens, reprit les savants allemands. C'est le microbe à capuchon qui fait des siennes.

La querelle allait recommencer de plus belle, quand l'Autriche intervint.

On sait que depuis la bataille de Sadowa, l'empire d'Autriche et le royaume de Hongrie, complètement aplatis par la Prusse, ne sont pas revenus de leur stupeur première, et, de peuples orgueilleux qu'ils étaient, sont devenus les plats valets de l'Allemagne. Donc les savants de Vienne jugèrent à propos de donner un coup d'épaule à leurs confrères d'Allemagne.

Il est bon de dire que le Dr Joeles, de Vienne, avait un chat favori à qui Madame la doctoresse donnait tellement de mou-de-veau à manger, qu'il était devenu gros, gras, indolent, ce qui faisait que les souris dansaient dans cette maison comme s'il n'y avait pas eu du tout de chat. Le Dr Joeles, dont ces souris grignotaient les plus savants manuscrits, résolut, pour se débarrasser de ces incommodes rongeurs, de poser des souricières dans tous les coins de sa maison.

Les souris, qui ne s'attendaient pas à un si mauvais procédé de la part d'un homme qui avait un chat si bon enfant, tombèrent dans le panneau comme des bêtes, et, le lendemain matin, le Dr Joeles eut un moment de bonheur en comptant vingt pauvres trottemenu enfermées dans ses souricières.

Vous ou moi, ami lecteur, nous aurions jeté les souris à l'eau, et nous aurions posé de nouveau les pièges pour en capturer de nouvelles. Mais les savants ne sont pas faits de la même pâte que vous et moi.

Quand le Dr Joeles se vit à la tête d'un si grand nombre de souris, il lui vint une de ces idées lumineuses qui n'entrent que dans le cerveau des savants. Si j'inoculais, se dit-il *in petto*, ces vingt souris du microbe à capuchon de mes amis allemands ? Le monde saurait alors, une fois pour toutes, si ce microbe est le vaurien, le fainéant, le *good-for-nothing fellow*, tel que le dépeignent ces Parisiens moqueurs.

Mais il fallait d'abord se procurer des microbes à capuchon, ce qui n'est pas chose facile ; car il paraît que cet individu se plaît dans les foules d'autres mi-

crobes de diverses espèces. Le savant autrichien finit par en découvrir quelques uns, — non sans peine et en se servant de la méthode Koch, — car il y a une méthode allemande pour distinguer un microbe entre des milliers d'autres, comme un détective américain, qui a du flair, sait distinguer un honnête homme dans une foule de voleurs.

Cette découverte, une fois faite, le second travail à faire consistait à élever ces microbes à capuchon, et à les faire multiplier, en les nourrissant exclusivement de bouillon. Quand le Dr Joeles en eut un nombre suffisant, il se fit apporter ses vingt souris, qu'on avait soigneusement nourries dans l'intervalle, et qui ne cessaient de bénir le bon Dieu de les avoir fait tomber dans ces souricières, puisque leur captivité était si douce.

Mais ces petits rongeurs chantèrent une toute autre gamme, quand ce féroce Joeles les prit une à une, et, sans entrailles pour les cris des pauvrettes effrayées, leur inocula barbarement des microbes à capuchon, et les remit ensuite toutes pantelantes dans les souricières où elles venaient de faire bombance tous ces jours derniers.

Depuis cette opération digne d'un homme au cœur de tigre, le Dr Joeles surveille d'un œil jaloux les pauvres souris, avec autant d'attention qu'un matou qui n'aurait pas mangé de quinze jours.

Les voit-il guillerettes, mangeant, buvant, trotinant dans leurs cages, il se dit d'un air morne: "Le microbe à capuchon, le microbe allemand, est un vantard. Il n'est bon à rien!"

Croit-il s'apercevoir, au contraire, qu'une pauvre souris parait souffreteuse, grignote de moins bon appétit, et a le regard terne, "Victoire, s'écrie-t-il; elle a une fluxion de poitrine. Avant deux jours elle crèvrera! Brave microbe à capuchon, tu sauves l'honneur de la gent en *us* de la nation allemande."

Voilà où l'on en est. Les deux mondes en suspens attendent avec anxiété le moment décisif. L'humanité entière a les yeux de la pensée tournés vers ces vingt souris de Vienne, et les opérateurs télégraphiques se tiennent prêts à annoncer aux quatre coins de la terre la grande nouvelle, qui décidera si le microbe allemand est un *humbug*, ou s'il est le terrible vainqueur qui nous donne la pneumonie.

Vous tous que ce récit a pu intéresser, lisez donc avec soin les télégrammes qui vous parleront des souris du Dr Joeles, de Vienne, en Autriche.

M. VIDAL.

Nous avons reçu de Messieurs John Lovell et Fils, deux romans anglais dont nous donnerons une appréciation dans le prochain numéro du CANADA ARTISTIQUE. Ces deux brochures font honneur à l'établissement de MM. Lovell.

UN INTÉRIEUR DE PEINTRE A PARIS.

L'atelier de Gaston Roulet se trouve au fond de la cour du numéro 34 rue de Lille, Paris. Cette visite est une des plus intéressantes qui se puisse faire chez un artiste. Le jour où nous y allâmes nous étions en excellente compagnie. M. Jules Tessier, député à l'Assemblée Législative, et plus tard maire intérimaire de Québec; Madame Tessier; Hébert le sculpteur — il vient d'être médaillé au salon; Léon Ledieu, du *Monde Illustré*; plusieurs autres étaient avec nous; Roulet avait voulu fêter la première canadienne-française qui venait chez lui. Une merveilleuse aquarelle attendait madame Tessier. Elle l'accepta avec la grâce charmante qui est son secret.

Chez Roulet on voit de tout. Ici c'est le drapeau de guerre des rois de l'Annam pris sur les remparts de la ville de Hué. Plus loin flottent deux étendards de la garde royale. Ils sont accrochés à une portière tout en or filé, représentant un tigre et un dragon; elle vient d'un haut mandarin de la Cochinchine française. Partout où l'œil se promène il s'arrête sur une curiosité. J'ai été tellement émerveillé de ce que j'ai vu, que je me suis mis en tête de faire l'inventaire de ces bibelots. Ils feraient pâmer d'aise les connaisseurs les plus difficiles.

Vous n'avez qu'à nous suivre, ami, lecteur du CANADA ARTISTIQUE. Voici un boudah en or avec son trône rouge et or. A côté est le trône démonté du premier ministre de la cour d'Annam. Cette bonbonnière en vieilles incrustations est un cadeau que le roi a offert au peintre, en retour d'un portrait en pied de sa Majesté annamite. Il a eu la gracieuseté d'y joindre une précieuse et vieille boîte carrée destinée à contenir le bétel et le tabac de l'artiste. Vous n'avez qu'à lever la tête pour admirer un superbe sabre cambodgien à longue poignée d'argent: c'est un souvenir du directeur des affaires civiles et politiques au Tonkin. Cette arme de grand luxe est suspendue à un panneau en bois précieux, avec incrustations de personnages et de fleurs en ivoire. Plus loin, ce sont des vases en bambou sculpté; une chaufferette chinoise pratiquée dans une boule de cuivre; des coiffures et vêtements de tirailleurs tonquinois; des plaques de pagodes chinoises avec de grandes inscriptions bouddhistes en lettres d'or, sur fond rouge et vert; des plaquettes bouddhistes provenant des pagodes sacrées du Tonkin; des boulets; des cartouches; des monnaies diverses, trophées de la prise de Bac-ninh; des instruments de musique indigènes; un corne de chevreuil avec plaquette en argent, portant le nom du chef des Pavillons Noirs qui la possédait; deux étendards de ces pirates, l'un troué de coups de sabre et de bayonnette,

l'autre pris avec une tête de tirailleur français attachée par les cheveux au fer de la lance. Dans les panoplies on admire une carabine damasquinée en argent, laquée et incrustée, provenant de la cour de Hué; une carabine des *Muong*s, avec un système de batterie tout-à-fait inconnu; une troisième carabine extraordinaire de vétusté, formée avec un vieux fusil à pierre pris par Roulet dans une jonque de pirates, lors de l'affaire de la canonnière la *Trombe*. Le clou de l'atelier est le coupe-coupe, ou le grand sabre qui a servi à décapiter le chef de l'insurrection tonquinoise. Cet instrument de supplice, qui est terrible, a été acheté par le peintre au bourreau lui-même, après l'exécution faite sur la place publique de Hué.

Au fond de l'atelier, il y a un grand meuble Louis XIII fait avec un vieux lit breton; des tables, fauteuils et commodes Louis XVI; un petit bahut Louis XV; des vieux coffres du temps de Louis XIII et de Henri II; deux grands pots de bière en grès de Hollande; des petits bronzes; des porcelaines de Chine; des émaux cloisonnés; des bronzes niellés; des brûle-parfums en vieux cuivre; un petit éléphant en bronze, — jadis vase sacré ayant servi aux sacrifices antiques; des tam-tams; des clochettes de pagodes; des costumes chinois très riches; des plats de cuivre de provenance hindoue; des vieilles assiettes de Rouen, de Marseille, de Limoges; des vases en verre fumé rehaussé de dessins en or; des pantoufles de tous les pays; des tapis d'Orient; des tableaux; des aquarelles de vieux maîtres; enfin tout ce qu'un artiste peut rêver.

Gaston Roulet a passé cinq mois au Canada. Il a employé ce temps à étudier la Colombie Anglaise, les montagnes Rocheuses, le Nord-Ouest, nos grands lacs, le fleuve saint-Laurent, les paysages incomparables de la province de Québec. Il est rentré en France avec une série d'esquisses, de croquis, de tableaux sur notre pays; désormais le Canada aura sa place marquée au Salon.

Mr. Gaston Roulet est en pourparlers avec le ministère de Québec, pour peindre un grand tableau historique canadien qui aurait sa place marquée à l'Assemblée Législative. Cette décision du gouvernement est à l'état d'étude. Si elle était résolue dans l'affirmative, ce serait une bonne fortune pour notre pays.

Gaston Roulet est un des plus jeunes peintres de la marine française. Un de nos amis communs, le comte Henri de Puyjalon, le hardi explorateur du Labrador, l'appréciait ainsi devant moi :

— Il peint comme il écrit. Son style est l'expression d'une pensée ou d'un paysage vrais. Il comprend la nature. Il sait la voir ce qu'elle est, c'est-à-

dire toujours intéressante, sinon toujours belle. La palette n'a plus de secrets pour lui. Dans ses tableaux l'harmonie des teintes est complète. Son pinceau manque peut-être de vigueur, mais on ne peut qu'admirer le savoir-faire — disons le mot — le talent si fin, si délicat, qui sait *fondre en un tout harmonieux* des éléments quelquefois bien disparates.

La réalité dans le gracieux, tel est, croyons-nous, la note qui distingue l'excellent peintre, le camarade sans prétention, qu'il nous a été donné d'apprécier et d'aimer. Roulet est encore jeune. Les grandes qualités qu'il possède déjà comme peintre sont de celles qui font désirer toutes celles que lui promet l'avenir. Remercions-le surtout d'avoir peint nos fleuves, sans nous montrer les boues qu'ils charrient sous leurs ondes. Remercions-le d'avoir fait voir nos grands bois, en nous cachant les fumiers qui gisent à leurs pieds. A notre époque de réalisme *zolaïsant* ce n'est pas un mince mérite à ajouter au talent.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LE NEZ

Le gros nez est très répandu parmi les épiciers, les bourgeois, les boursiers, et les maquignons.

Le gros nez finissant en poire appartient aux marchands heureux et aux hommes en place.

Le gros nez boursofflé, aux limonadiers, aux maîtres d'hôtel et aux valets de chambre.

Le gros nez bourgeonné, aux campagnards et aux ivrognes.

Le nez aquilin, en bec d'aigle, dénote la force et le courage.

Le nez évasé, refrogné au bout, l'ironie et l'humilité.

Le nez mince, sec, difforme, la peur ou la lâcheté.

La narine large dénonce le travail acharné dès l'enfance.

Celui qui a des excroissances de chair sur le nez est de caractère sanguin ou lymphatique; mais, dans les deux cas, s'emporte facilement.

Celui dont le nez s'attache au front par une ligne très courbe est presque toujours excentrique et tant soit peu disposé à la folie.

Les nez fins, aigus, donnent immédiatement l'idée de l'acuité de l'esprit; ce sont des nez de chercheurs et d'indiscrets. Tel était celui de Saint-Simon.

Les nez fendus, comme ceux de quelques chiens de chasse, sont l'indice d'une grande bienveillance et d'une âme toujours inquiète des souffrances d'autrui.

Enfin, les nez en bec d'aigle sont ceux des héros et des aventuriers de marque.

TRIBOULET.

ROMANS

DOUBLE CONQUÊTE

SUITE (1)

— Je sais, vous m'aimez, et je vous aime aussi. J'aurais dû me douter, me défier... C'est ma faute aussi. Je ne vous en veux pas, monsieur André, c'est tout naturel, ce que vous faites là. Seulement, je vous en supplie... ayez pitié de moi. Je suis faible, et je vous aime tant, que vous n'auriez qu'à me prendre ; vous le savez bien, et moi aussi. C'est pourquoi je vous dis : laissez-moi ; soyez généreux, puisque vous êtes le plus fort ; épargnez-moi. C'était toujours dans mon idée, voyez-vous, de rester honnête fille. Ce n'est pas commode, je le sais, mais cela m'avait toujours paru très possible... avant ce soir. C'est que je n'avais pas aimé avant de vous connaître... Vous vous en irez, n'est-ce pas, monsieur André ?

— Ah ! Rose, Rose, si vous m'aimiez comme je vous aime !...

Le grand garçon, secoué par sa passion, suppliait, pleurant presque.

Rose, doucement, le repoussa.

— Je vous aime bien autrement, allez ! Vous, vous oublierez ; moi, jamais. Mais vous m'aimez assez pour ne pas vouloir ma perte, puisque je vous le demande, n'est-ce pas, monsieur André?... N'est-ce pas, mon ami ?...

Elle était si touchante dans sa faiblesse, dans son aveu ingénu d'amour, qu'André se leva d'un bond, prit la main de la jeune fille et y déposa un long baiser. Puis il partit en courant, n'osant pas se retourner, sentant bien combien sa résolution était peu sûre.

Toute cette nuit là André ne dormit guère. Et plus d'une fois il lui sembla entendre de l'autre côté de la cloison des sanglots étouffés.

Le lendemain, il s'en alla à la campagne, très loin, fit une marche insensée, revint fourbu, ne songeant qu'à dormir. Puis la vie reprit comme par le passé. Rose Mignon, remise maintenant, travaillait chez Mme Rigaud toute la journée. Seulement, ses compagnes la trouvaient changée, un peu pâle, très silencieuse ; elles en conclurent que "Mam'selle Nitouche," comme elles l'appelaient en riant, était enfin amoureuse. Mais l'amoureux se cachait bien, alors, car jamais, même le dimanche, on ne la rencontrait avec un "bon ami."

André, maintenant, ne voyait sa voisine que par hasard, sur l'escalier. A vrai dire, il faisait naître ces "hasards" presque tous les jours. Rose lui souriait doucement, tout heureuse de le voir sans qu'il y eût de sa faute à elle, et laissait un moment sa petite main tremblante dans les siennes. Mais c'était tout. Jamais elle n'ouvrait plus sa porte. Il n'y avait plus l'excuse de la maladie à soigner, se menus services qu'on peut bien se rendre entre voisins. Il n'y avait plus l'excuse de l'inconscience, puisque tous deux s'aimaient et se l'étaient dit.

— Ah ! mademoiselle Rose, mademoiselle Rose !... Vous avez un meurtre sur la conscience ; vous avez tué le vaudevilliste ! C'était ma vocation, à moi, de faire rire les gens, et voilà que je vois la vie en noir, et que mes rêves sont d'abominables cauchemars. Je vais être forcé d'écrire une tragédie en cinq actes, en vers... Ce sera lugubre, et vous en serez l'inspiratrice !

Rose savait bien qu'il n'avait nulle envie de rire, même lorsqu'il plaisantait.

— Je crois que je ferais bien de déménager ; c'est encore ce qu'il y aurait de plus simple, voyez-vous, monsieur André !

— Partir ? Ah ! non, ne faites pas cela, Rose ; jurez-moi que vous ne ferez pas cela ! C'est encore un brin de bonheur que d'entendre à côté de moi le peu de bruit que

vous faites ; lorsque vous déplacez une chaise, cela me donne des palpitations délicieuses. Vous ne me priveriez pas de ce peu de joie ! Vous qui faites l'aumône si gentiment aux mendians de la rue, vous me ferez bien l'aumône d'un regard rapide, d'un mot, d'une pression de votre jolie main... puisque je n'en demande pas plus !

Et elle ne parlait pas. Mais chaque jour les belles couleurs s'évanouissaient, chaque jour son pas si élastique et léger jadis traînait un peu ; chaque jour aussi son courage s'en allait un peu plus. Jusqu'à quand ce beau courage la soutiendrait-il ? et puisque, comme elle l'avait dit à son amoureux, c'était "dans son idée" de rester honnête, il n'y avait plus qu'une ressource, — la fuite. Elle s'y prépara, mais n'en dit rien à André. Ce fut la concierge qui lui raconta que la petite modiste du sixième avait donné congé.

André sortit comme un fou et tomba, ou peu s'en fallut, dans les bras de son ami Martin Duhamel, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et qui venait le chercher.

— Qu'est-ce qui te prend ? Est-ce une fièvre chaude ? Veux-tu que je te couche ?

— Va-t'en au diable et emporte-moi avec toi, c'est tout ce que je te demande !

— En attendant, allons faire un tour aux Tuileries. Le diable patientera bien un peu...

Et il l'amena, très sérieusement inquiet. Jamais il n'avait vu son ami dans un état pareil. André, qui avait connu bien des ennuis, de ceux qu'engendre le manque d'argent surtout, les avait supportés avec une gaieté et une crânerie tout à fait remarquables, à une époque où déjà les "jeunes" se mettaient volontiers à geindre et à gémir, parce que les alouettes n'ont pas encore pris la bonne habitude de tomber du ciel toutes rôties.

Cette fois, le perspicace professeur du septième conclut qu'il ne s'agissait ni du propriétaire ni du tailleur. Il s'apprêta à écouter philosophiquement, car il savait que dans certains états d'esprit, l'homme fait nécessairement des confidences, qu'il en fera même, faute de mieux, à une borne. Il s'arma de patience et bourra sa pipe.

Et la confidence vint, fougueuse, désordonnée, mêlant les dates et les événements, bouleversant tout, coupée d'un lyrisme qui n'était nullement dans le caractère du vaudevilliste. Il n'y avait pas à arrêter ce torrent d'éloquence. Martin n'essaya même pas, se contentant de fumer, et, de temps à autre, d'émettre un grognement significatif. Enfin André s'écria en le secouant par l'épaule :

— Eh bien qu'en dis-tu, sceptique que tu es ?

— Je dis, mon cher, que tu es un fier imbécile, et que Mlle Rose Mignon est une fine mouche.

André bondit, pâle de colère.

— Jamais je ne te parlerai plus. Et tu te dis mon ami... Allons donc !

— Mon cher André, ce ne serait pas la première fois qu'une femme avec ses fins ciseaux aurait coupé une amitié en deux ; mais, crois-moi, nous n'en sommes pas là encore. Je t'aime bien, et tu n'a pas dépensé tous les trésors d'une éloquence que je ne te connaissais pas ; donc tu as encore besoin de moi. Tu peux t'asseoir et continuer, puisque je suis ici pour t'écouter.

— Mais, c'est toi, l'imbécile ! Fermer volontairement les yeux, ne pas reconnaître en cette petite ouvrière une nature d'élite, un cœur d'or, une honnêteté sans pareille !...

— Eh bien, oui, je reconnais tout cela ! Mais que comptez-tu faire de cette honnêteté sans pareille, de ce cœur d'or et de cette nature d'élite ?

— Ce que je vais en faire ? Tu ne vois donc pas que cela crève les yeux ? Ma femme, parbleu ! Puisqu'elle m'aime et que je ne peux pas me passer d'elle. Je ne le peux pas, entends-tu, je ne le peux pas !

Martin Duhamel secoua de sa pipe les dernières cendres, en donnant sur la pierre du banc de petits coups secs.

(1) Voir page 28.

Puis, ayant remis sa pipe dans sa poche, il dit tranquillement :

— Je m'y attendais. Viens avec moi, mon ami ; nous sommes à deux pas de la Seine, je t'aiderai à enjamber le parapet, et, au besoin, je te donnerai une bonne petite poussée. Ce serait plus expéditif et bien plus simple que l'autre suicide.

André ne s'emporta pas cette fois. On aurait dit que toute sa violence s'était usée. Il resta silencieux pendant quelques instants. Enfin il dit :

— Je veux bien raisonner, Duhamel, quoique toi, avec ton absolutisme brutal, tu prennes toujours une massue pour réfuter les arguments les plus sensés. Écoute : chacun a droit en ce monde à un peu de bonheur ; le bonheur se présente à moi sous une forme idéale de jeune fille, aussi bonne qu'elle est jolie. Elle est du peuple, soit. Mais, après tout, elle pourrait prétendre à un mari plus sortable qu'un pauvre diable comme moi. Si elle veut bien m'accepter tel que je suis, je lui en garderai une reconnaissance éternelle. Je suis orphelin, je suis mon propre maître ; elle est enfant trouvée, seule au monde. S'il nous plaît d'unir nos deux solitudes, qui, je te le demande, pourrait s'en formaliser ? Toi ? Mais tu n'a pas voix au chapitre.

— Et comment vivrez-vous ?

— Nous ne serons pas plus pauvres mariés que seuls. Elle n'abandonnera pas son zagne-pain de suite, naturellement. Et moi, j'ai trouvé à placer quelques articles drôlatiques dans une feuille de chou qui paye mal — mais qui paye. Tu verras — je sens que nous nous en tirerons.

— Et quand viendront les enfants ? Les grandes modistes ne veulent pas de femmes mariées chargées de famille chez elles, et elles ont raison. Les malheureuses, harassées de fatigue, de soucis, se négligent elle-mêmes pour vêtir leurs mioches, perdent vite leur santé, leur entrain, leur goût même dans les misères d'une vie trop étroite, empoisonnée par la crainte du lendemain...

— Oh ! tu m'ennuies à la fin ! Et moi ? Est-ce que, par hasard, tu crois, toi aussi, que je n'ai rien dans le ventre ? Je réussirai, je te le jure bien ! et je réussirai d'autant plus vite que j'aurai charge d'âmes. Ma femme ne sera pas longtemps ouvrière chez Mme Rigaud, je t'en réponds !

— Alors, mon pauvre ami, ce sera autre chose, et ce ne sera pas beaucoup plus gai. Tu deviendras un auteur à la mode ; tu gagneras de l'argent ; tu entreras, de par ton succès, dans un monde élégant, plus ou moins correct, où tu te sentiras chez toi — et où tu ne pourras guère faire entrer l'ancienne modiste. Si elle ne dit pas "collidor," et si elle ne met pas son couteau à la bouche en mangeant, elle doit commettre — sans s'en douter, et sans que, pour le moment, où tu es amoureux et encore bohème, tu t'en doutes toi-même — d'autres énormités. Tu rougiras de ta femme, et elle en souffrira à en mourir.

— Jamais ! Ah ! que tu la connais peu... Ma résolution est prise.

— Très bien. Je ne me suis jamais battu contre les moulins ni cherché à contredire les fous. Tu n'entendras plus les paroles de sagesse tomber de ma bouche.

— Et tu me serviras de témoin ?

— Mon cher ami, j'avais offert un coup de main pour ton plongeon dans la Seine ; mais servir de témoin à ton mariage — moi qui ai l'horreur même des mariages raisonnables — c'est vraiment me demander beaucoup.

— Tu le feras pourtant.

André mit sa main sur la grosse main velue de son ami ; il voyait que la tristesse de celui-ci était très réelle. Ils se séparèrent bienôt.

La résolution d'André ne datait point du jour même. Cette solution du mariage lui était apparue presque au moment où il avait senti que, très réellement, son amour pour Rose Mignon n'était pas une fantaisie passagère. Seulement sous son apparence de bohème un peu fou, André Gerbois

savait à l'occasion réfléchir, et réfléchir sérieusement. Il avait d'abord combattu cette idée de mariage, comme une idée inadmissible et insensée. Puis, à force de tourner autour, il s'était familiarisé avec elle ; enfin, le départ projeté de Rose Mignon aidant, sa passion avait franchi toutes les barrières.

Ce soir-là, André guetta le retour de sa voisine, comme du reste il faisait toujours. C'était un vilain rendez-vous d'amour que ce triste palier, sombre et froid, d'où partait un long corridor plus sombre encore ; mais à vingt ans on n'y regarde pas de si près ; se voir suffit.

— Rose, Rose ! s'écria le jeune homme dès qu'il aperçut la modiste, vous n'avez donc pas confiance en moi, que vous voulez me fuir ?

Rose Mignon s'arrêta à la dernière marche, se retenant à la rampe, toute faible, toute tremblante. Elle leva ses beaux yeux sur ceux d'André et dit tout bas :

— C'est en moi-même que je n'ai pas confiance. Je n'en peux plus...

Il y avait dans l'affaissement de toute sa personne, dans sa façon de se cramponner à la rampe, dans la pâleur de son visage, un tel aveu de faiblesse, que ses paroles mêmes étaient presque inutiles. On la sentait à bout de forces. Et André en fut tellement touché que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Vous ne me fuirez plus, Rose, ma Rose, car on ne fuit pas son mari. Et, si vous le voulez bien, nous marcherons à travers la vie la main dans la main, toujours... toujours.

Elle le regardait, ne comprenant pas bien d'abord. Puis, quand elle vit que c'était vrai, que ses yeux d'honnête garçon étaient pleins d'amour et de loyauté, elle jeta un grand cri et s'abattit dans ses bras, tremblante, suffoquée. Elle avait trouvé son refuge et elle s'y trouvait bien.

*
*
*

La saison théâtrale s'annonçait mal. Paris boudait son théâtre favori, boudait la diva dont il avait raffolé, boudait le genre facieux dans lequel cette charmante personne excellait. Son rire même ne dégelait plus les habitués. Le directeur était d'une humeur de dogue ; la diva mordait à même ses mouchoirs de dentelle, rageuse, furieuse, s'en prenant à tous et à tout. Une pièce montée à grand renfort de réclames était tombée à plat ; les anciens succès, repris les uns après les autres, faisaient de pitieuses demisesalles — et encore que de places données ! — La mauvaise humeur s'étendait jusqu'aux ouvrières, jusqu'au concierge. Mais la mauvaise humeur n'a jamais arrangé les affaires des gens. Il fallait trouver autre chose que les sorties furibondes contre auteurs et acteurs. Mais quoi ?...

Mme Laffenas ruminait la chose, à côté de son feu. Quand on est seul, il est inutile de faire des scènes et de déchirer ses dentelles ; cela ne produit aucun effet sur les bûches qui flambent et les meubles qui restent paisiblement à leur place. Ah ! si elle avait un théâtre à elle !... Car cette riieuse de profession était une ambitieuse. Des femmes, sans parler de la Montansier, ont dirigé des théâtres, et les ont bien dirigés. Mais c'est toujours un gros aléa qu'une direction, et on y risque ses économies. Mme Laffenas avait de jolies économies, et elle y tenait — encore plus qu'au pouvoir absolu. A ce moment même, elle avait une assez grosse somme à placer, et hésitait quant au placement. Presque machinalement, elle ouvrit un tiroir, où se trouvait une liste des valeurs qu'elle possédait. Ne mettant pas de suite la main sur le papier, elle bouscula tout ce qui se trouvait dans le tiroir. C'est ainsi qu'elle prit un rouleau, le regarda, le retourna, l'ouvrit enfin. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?...

Alors, peu à peu, en lisant la signature et l'adresse, elle se rappela une scène comique du printemps. Cela s'était

passé là même, dans sa chambre. Elle revoyait un grand garçon, venu à la place de la demoiselle de magasin qu'elle attendait; elle se rappelait qu'il l'avait fait rire et qu'il lui avait laissé un manuscrit. Le manuscrit avait dormi depuis lors au fond du tiroir, profondément oublié. L'auteur ne l'avait jamais réclamé, et l'artiste n'avait plus pensé ni au jeune homme, ni à sa pièce. Elle avait tant de choses en tête!...

Elle se rapprocha de la lampe, oublia ses placements, et se mit à lire; la lecture fut interrompue plus d'une fois par un rire — c'est que c'était vraiment drôle! Cela ne se tenait pas, allant à l'aventure, mais l'idée maîtresse était originale — puis il y avait un rôle de femme tout à fait réjouissant!

Le directeur, le lendemain, vit sa pensionnaire, le visage épanoui, venir à lui la main tendue, chose qui ne lui était pas arrivée depuis un mois. De loin, elle lui cria:

— J'ai votre affaire. Nous sommes sauvés!

André Gerbois, lui, avait pensé plus d'une fois à son manuscrit enterré chez l'actrice à la mode. Mais, bah! un auteur dramatique inconnu est si bien habitué à être oublié!... Puis, il était tellement heureux qu'il eût été bien bête de se faire du mauvais sang pour si peu. Sa petite femme était adorable et adorée. Rose venait de passer première chez Mme Rigaud; André travaillait de bon cœur, et trouvait moyen de placer des articles de ci de là; on commençait à connaître sa signature de fantaisiste, quoique les directeurs fissent toujours la sourde oreille à l'auteur dramatique. Bref, les jeunes époux visitaient, bras dessus, bras dessous, de modestes appartements plus gais que leurs deux mansardes, se sentant riches de leurs quatre sous d'économies, et se voyant déjà logés et servis comme des bourgeois.

Un beau matin, André Gerbois reçut une lettre à l'entée du Temple de Thalie. Le directeur lui donnait rendez-vous pour le jour même. Le Temple de Thalie était, de tous les théâtres de Paris, celui où il avait le plus frappé. Le manuscrit confié à Mme Laffenas avait séjourné six mois au fond d'un tiroir directorial, et lui avait été rendu sans avoir été ouvert; André le savait puisqu'il avait collé plusieurs pages ensemble — histoire de se rendre compte du degré d'attention accordé à ses œuvres.

Mais, cette fois, la chose était sérieuse. André se trouva de la maison, de suite. Avec cette bonhomie des cabotins, qui dépend du succès et peut se retourner le lendemain et devenir de la haine, il fut accueilli à bras ouverts par le directeur et par Mme Laffenas, charmante et câline, qui lui rappela la scène du chapeau.

On allait monter sa pièce le plus vite possible; mais, auparavant il fallait qu'elle passât par la cuisine de la maison. Les auteurs attitrés du théâtre consentaient à "collaborer" avec le jeune inconnu; le nom du jeune inconnu ne passerait qu'après les leurs, bien entendu. Ils ne changeraient du reste pas grand-chose à la pièce; seulement il fallait absolument un rôle important pour — Machin, et une chansonnette pour — Chose. Puis le dénouement n'avait pas le sens commun; ou plutôt il en avait trop: un dénouement doit se perdre dans un feu d'artifice de bêtises énormes, afin de renvoyer le spectateur ahuri, mais content.

Quand on débute, on est bien forcé de passer sous les fourches caudines des directeurs, auteurs, acteurs, régisseurs, etc., etc. André Gerbois était si fou de joie à cette idée qu'enfin il allait être joué, qu'on lui aurait fait abandonner sans peine jusqu'au dernier sou des droits d'auteur que déjà on lui rognait furieusement. Les directeurs sont encore bons enfants: un débutant qui veut être joué est si complètement à leur merci qu'ils pourraient, s'ils le voulaient, lui enlever jusqu'à sa dernière chemise.

En rentrant, André saisit sa femme et l'enleva de terre en lui criant:

— C'est toi qui m'as porté bonheur! Sans ton entorse et ton chapeau!...

Rose crut le pauvre garçon atteint d'un accès subit de folie. Mais c'était la folie de la joie. La petite modeste écouta avec délices; on allait donc enfin rendre justice à son grand homme! Puis, tout d'un coup, elle soupira, et jeta un regard autour de la chambre, pauvre, mais propre. Ils y avaient été si heureux, si doucement heureux l'un par l'autre, l'un contre l'autre! Que leur réserverait l'avenir?

La pièce remaniée, méconnaissable, devenue toute banale, mais où il restait cependant un peu de la verve première, fit courir tout Paris. On nommait surtout les auteurs connus; le nouveau venu passait à peu près inaperçu; cependant l'auteur dont le nom figurait en premier sur la liste des collaborateurs n'était responsable que d'une seule phrase. André Gerbois accepta tout, subit tout, se jurant de prendre sa revanche quand il serait arrivé; il fut si gai, si bon enfant que l'un de ses collaborateurs le prit en amitié, et l'associa de suite à une des pièces qu'il avait sur le chantier. A vrai dire, il fit faire la plus grosse partie du travail par ce "jeune" qui était plein d'ardeur, et dépensait sans compter la verve de ses vingt-six ans.

Un critique cependant, et des plus autorisés, qu'on ne "mettait pas dedans" facilement, sut très bien discerner la part du nouveau venu dans la collaboration. Son article fut très élogieux; et comme il déclara qu'à la première il avait "pouffé de rire," il fut de bon ton d'aller également "pouffer." André fit une visite au critique, qui le reçut le mieux du monde, car il aimait la jeunesse, et s'offrait une fois par an le plaisir d'annoncer au monde la venue d'un nouvel auteur capable de montrer enfin une pièce bien faite!

Du coup, le jeune ménage s'installa dans un joli petit appartement au cinquième, avenue Trudaine. On changeait de quartier, on changeait de vie, on changeait d'habitudes. Il fallait qu'André pût recevoir, au besoin, dans un cabinet à peu près convenable. Les premiers droits d'auteur passèrent au démenagement et aux quelques meubles qu'on se risquait à acheter — les meubles du cabinet de travail. Le reste viendrait plus tard. Rose, pourtant, continua à faire des chapeaux pour Mme Rigaud.

Lorsque Mme Laffenas, tout à fait par hasard, car André ne parlait jamais de son intérieur, apprit que "son auteur" était déjà marié, elle ne put s'empêcher de faire un geste de stupeur.

— Il n'y a que les gens d'esprit pour faire des bêtises!...

André fut digne et silencieux pendant deux jours après cette sortie, à laquelle il ne daigna pas répondre. Une bêtise d'avoir épousé Rose Mignon? Ce n'était que depuis ce moment qu'il avait connu le bonheur, la dignité de la vie, la chance aussi. Avec Rose à côté de lui, tout lui souriait, tout lui réussissait. Cet ours de Martin lui-même s'était apprivoisé.

Il avait boudé pendant deux mois, mais il avait cessé de bouder le jour où Rose, gentiment, lui avait mis la main dans sa grosse main, et lui avait dit, les larmes aux yeux:

— Vous faites de la peine à mon mari, monsieur Duhamel, et vous m'en faites beaucoup à moi. Venez nous voir; vous comprendrez alors qu'André n'a pas eu tort de m'épouser. Les folies sont parfois la sagesse même — vous verrez que la nôtre sera toujours une folie bien-heureuse...

Donc, si Martin était conquis, qui oserait dire que son mariage était une bêtise?

Evidemment, s'il avait été garçon, il aurait pu se livrer davantage à ce cabotinage sans gêne des coulisses, aux familiarités avec les femmes... avec Mme Laffenas elle-même peut-être. Et, dans ce monde-là, cela lui aurait servi plutôt que nuit. Mais il était pourtant bien vu. Pour le moment, du moins, il n'en demandait pas davantage.

A suivre.

JEANNE MAIRET

CATALOGUE DE MUSIQUE VOCALE.

Sur réception du prix marqué les morceaux suivants seront envoyés (franc de port) aux personnes qui en feront la demande. Ce catalogue sera suivi de plusieurs autres contenant toutes les nouvelles publications de France et des Etats-Unis. Nous enverrons aussi, sur demande, n'importe quel morceau de chant, piano, ou toute autre publication sur réception du prix.

Absence.....	Beethoven	.30	Drapeau (le) de Carillon.....	Sabatier	.35	LES BAVARDS—c'est l'Espagne.....	Offenbach	.50
A Colombine.....	Massenet	.50	Drin, drin, drin, Chansonnette.....	Margeot	.25	Les myrtes sont fiétries.....	Faure	.50
Adieu, Noble Coursier.....	Heurion	.40	Dur d'oreille, scène comique.....	F. Boissière	.35	Les Rameaux.....	Faure	.50
Ah! dis-moi.....	Rupès	.25	Elle ne croyait pas.....	.35	Les roses, valse.....	Métra	.75	
Ah, non credea.....	Bellini	.65	Endors-toi, Bar.....	Scuderi	.35	L'été—Valse chantée—Mez. Sop.....	.50	
Ailes de l'amour (les).....	A. d'Hack	.25	Fleurs de Mai, valse.....	Wekerlin	.50	Le Sorrent.....	Mozart	.50
Aimez-moi.....	F. Chopin	.50	Fleurs des Alpes.....	Wekerlin	.50	L'étranger.....	G. Alary	.35
A la France.....	Planquette	.25	Flora (boïero), difficile.....	Prume	1.00	Lettre d'une cousine à son cousin	C. Lecocq	.35
Alléluia d'amour.....	Faure	.60	GENEVIEVE DE BRABANT.....	Offenbach	.35	L'oiseau s'envole, Bar.....	Paul et Virginie	.30
Allons, saisissez.....	L. Clapissou	.50	En passant sous la fenêtre.....	.35	Medjé.....	Gounod	.50	
Alsace et Lorraine.....	Ben. Layoué	.25	Une poule sur un mur.....	.35	Message d'amour, valse ariette.....	Gounod	.75	
Amours et Fleurs.....	.40	Grâce à vous, mesdemoiselles.....	.50	N'effeuillez-pas les marguerites	Villebichot	.25		
Ange du Paradis (Mireille).....	Gounod	.30	Gentil printemps.....	Rivière	.35	Ne t'en souviens-tu pas?.....	Streabboy	.50
Aubade à la fiancée.....	Gobbaerts	.60	Hymne à la nuit, Bar.....	Gounod	.70	Noel.....	Gounod	.35
Au printemps.....	Gounod	.50	Il Bacio—Le Baiser, Valse.....	Arditi	.60	Noel (tenor).....	Adam	.40
Ave Maria.....	Gounod	.75	Il va venir (La Juive).....	Halévy	.50	Nuit d'été, Sop. ou Ténor.....	Lavallée	.50
Ave Maria.....	Millard	.40	Imprecation, Bar.....	Fesca	.70	Oh! dites-lui.....	Kotschoubey	.35
A vos pieds, hélas, me voilà. (Mireille)	Gounod	.30	J'ai perdu celle.....	N. G. Bach	.40	O Luce di quest' anima.....	Donizetti	.65
Baisers d'autrefois (les).....	Geo. Donay	.40	Je suis jaloux, valse chantée.....	Rupès	.50	O ma lyre immortelle (Sappho).....	Gounod	.75
Baisers de ma mère.....	E. Arnaud	.50	Jésus de Nazareth, Bar.....	G. unod	.75	O mon cher aimant. (la Périchole)	Offenbach	.50
Bal de la rose (le).....	Boissière	.35	Je t'aimais.....	Pinsuti	.50	O mon Fernand.....	Donizetti	.50
Bal d'enfants, Valse.....	Wekerlin	.35	Judith, scène et air.....	J. Concone	.60	Où voulez-vous aller?.....	Gounod	.35
Bal (le), Valse chantée.....	Mercier	.25	L'Abeille.....	Gariel	.35	Ouvrez.....	J. Dessaner	.75
BARBE BLEUE—Y a des bergers.....	Offenbach	.35	LA BELLE HELENE—Amours divins	Offenbach	.35	Pauvre France.....	.35	
V là z'encor de drol's.....	.35	Au cabaret du labyrinthe.....	.35	Au mont Ida trois déesses.....	.35	Pauvres amoureux.....	Tagliafico	.35
Pierre un beau jour.....	.35	Un mari sage.....	.35	Oh, me nomme Hélène la blonde.....	.35	Pensée d'amour.....	Schubert	.30
Pourquoi qu'ils ni font.....	.35	Venus au fond de nos âmes.....	.35	Je t'aimais.....	.35	Plaisir d'amour.....	Martini	.30
Bavarde (la), Chansonnette.....	Leduc	.35	Ces rois remplis.....	.35	Pourquoi?.....	Faure	.50	
Bête du bon Dieu (la).....	A. d'Hack	.25	Là, vrai, je ne suis pas coupable.....	.35	Prière à la Vierge Marie.....	L. Albites	.50	
Blondina.....	Gounod	.75	La Bergeronnette.....	A. Chondens	.50	Quand de la nuit (L'éclair).....	Halévy	.75
Blondine.....	A. d'Hack	.25	La Charité.....	Faure	.50	Rappelle-toi.....	G. Rupès	.35
Boléro de la bohémienne (le).....	L. Durand	.50	Un mari sage.....	.35	Réponds, petite fleur.....	Streabboy	.35	
Bonheur, Es-tu là, Ten.....	D. Valentini	.35	Venus au fond de nos âmes.....	.35	Robert, toi que j'aime. Cavatine.....	.50		
Bonjour Suzon.....	Léo. Delibes	.50	Ces rois remplis.....	.35	Romance du Baiser (la Mascotte).....	.50		
Bonsoir, Maman.....	Paolo Tosti	.35	Là, vrai, je ne suis pas coupable.....	.35	Rose, souviens-toi.....	Rupès	.20	
Bretelles (les) Chansonnette.....	Chaton	.30	La Bergeronnette.....	A. Thévénat	.25	Sancta Maria.....	Faure	.35
Ca mord, Chansonnette.....	A. d'Hack	.25	La fillette aux chansons.....	Guion	.25	Séparation.....	Rossini	.40
CARMEN, Habanera.....	Bizet	.50	L'âge de l'amour.....	Lecocq	.30	Sérénade, Mez. Sop.....	Gounod	.55
Les Tringles des Sistes.....	.50	L'âge de l'amour.....	.30	Sérénade.....	Schubert	.50		
Près des Remparts de Séville.....	.50	LA GRANDE DUCHESSE.....	Offenbach	.35	Sérénade.....	S. Scuderi	.50	
Chanson de Torriador.....	.60	Dites-lui.....	.35	Sérénade tirée de Ruy Blas.....	.50			
Cavatine de Marguerite (Pré-aux-Clercs)	Hérold	\$1.50	Le sabre de mon père.....	.35	Si tu savais.....	Balfe	.55	
Célébrons le Seigneur.....	Rupès	.50	Ah! que j'aime les militaires.....	.35	Si vous croyez (Chanson de Fortunio)	Offenbach	.35	
C'est un oiseau qui vient de France	Boissière	.50	Légende du verre.....	.35	Sombres forêts (G. Guillaume Tell).....	.40		
C'était une roi de Thulé (Faust).....	Gounod	.30	Allez, jeunes filles.....	.35	Soupirs.....	Faure	.50	
Chacun le sait (Fille du Reg).....	Donizetti	.40	Pour épouser une princesse.....	.35	Souvenir de Rome.....	E. Paladilhe	.60	
Chagrin d'amour.....	Mme. Malibran	.30	La Lisette de Béranger.....	Bérat	.25	Stances à l'océan.....	Prosper Cadmus	.35
Charité (la).....	Faure	.35	La Marseillaise.....	.25	Stella, Valse.....	Faure	.75	
Charlotte Corday.....	Bordèse	.85	La Mascotte (duetto).....	.35	Tant que le jour dure.....	Leo Delibes	.50	
Chanson Lorraine.....	Lacome	.40	La nuit.....	.50	Temple, ouvre-toi, bar.....	Gounod	.50	
Chanter et Souffrir.....	Gounod	.30	La nuit, valse.....	Ghele	.75	Tout ici me le rappelle. Cavatine (Les	Bellini	\$1.00
Chant National.....	Lavallée	.25	La Pigeonne.....	Bernicot	.25	Puritains.....	G. Rupès	.50
Colinette, Chansonnette.....	Dufils	.35	L'apostat (Basse).....	Bordèse	.35	Tout nous dit d'espérer.....	G. Rupès	.50
Connais-tu le pays (Mignon).....	A. Thomas	.50	La reine Mignonne.....	G. Braga	.75	Une fleur pour réponse.....	Masini	.25
Cours, mon aiguille.....	V. Massé	.30	L'aurora de l'amour.....	J. Callacots	.40	Un secret.....	G. Alary	.35
Dans le bois, berceuse.....	V. Massé	.35	Le Bal d'oiseaux.....	Lacome	.50	Valse des Feuilles.....	Faure	.50
Dans les fleurs, S. T. Bar.....	Faure	.50	Le beau Danube bleu, valse.....	Wekerlin	.75	Va mon vaisseau.....	Streabboy	.35
Dans ma coupe.....	F. Boissière	.35	Le Calvaire.....	Gounod	.50	Vive la France.....	E. Lavigne	.25
David chantant devant Saul.....	Bordèse	.60	Le ciel a visité la terre.....	Gounod	.50	Vous me trompez, Chansonnette	C. E. Cohen	.50
Dernier amour.....	Rupès	.30	L'éclair de rire.....	Auber	.40			
Désillusion.....	G. Rupès	.50	Le Crucifix.....	Faure	.35			
Deux Sœurs Jumelles (chansonnette).....	.35	Le gros chat gris. Chansonnette.....	.30	Le premier jour de bonheur.....	Auber	.35		
Doute et bonheur (tenor).....	M. Graziani	.40	L'Envers du Ciel.....	Moreau	.25			
			Le premier jour de bonheur.....	Auber	.35			
			Le printemps, valse.....	Tito Mattei	.75			
			Le Vallon.....	Gounod	.50			
			Le réveil.....	Wekerlin	.35			

A FILIATREAU,

Editeur du "CANADA ARTISTIQUE,"

Boîte 324, P. O.

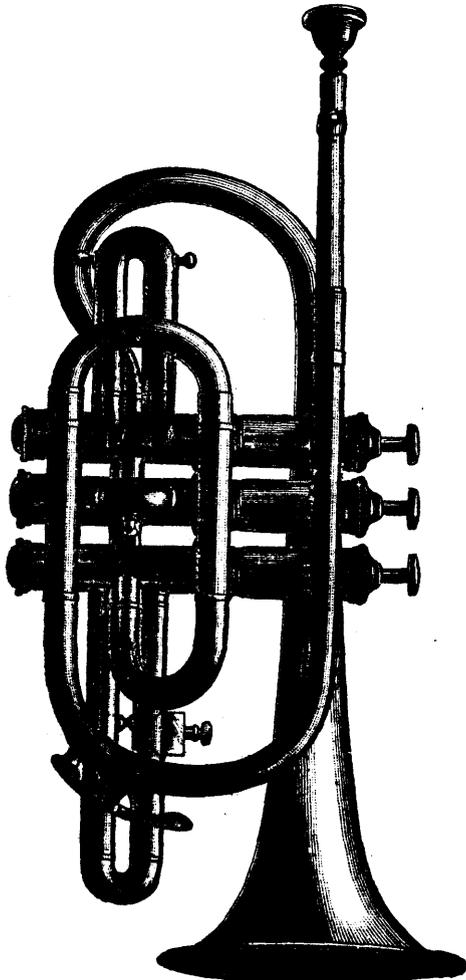
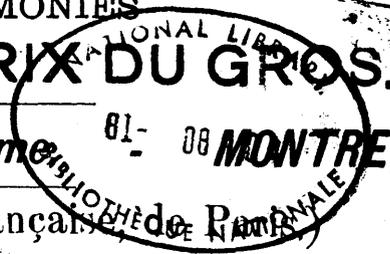
Instrumente de Musique en Cuivre

POUR FANFARES ET HARMONIES

VENDUS EN DETAIL AU PRIX DU GROS.

LAVIGNE & LAJOIE 1657 Rue Notre-Dame MONTREAL.

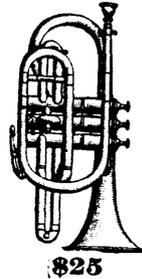
CORNETS A PISTONS (de manufacture française)



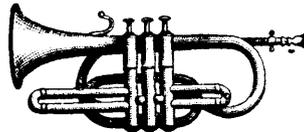
Bb Cornet, \$12.00.



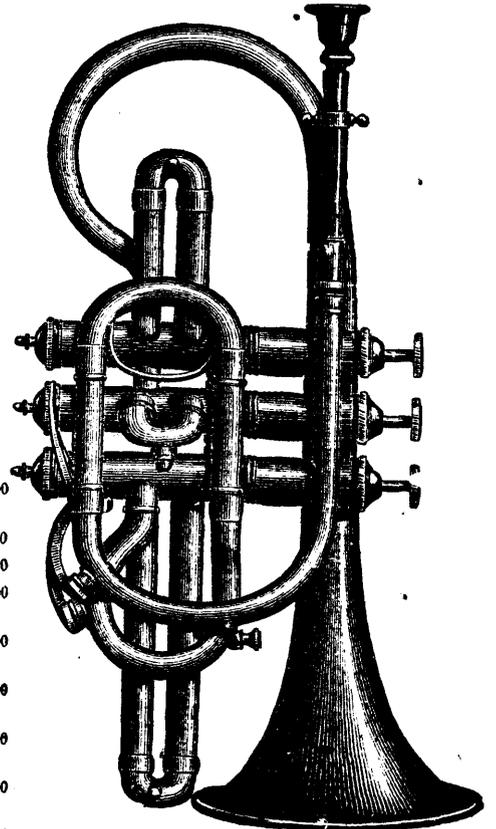
\$8



\$25

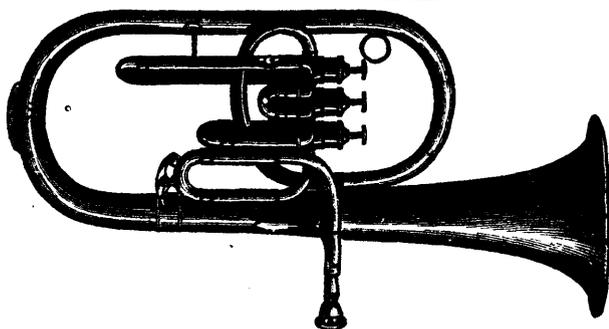


\$16



Cornet Bb, Modele Courtois, \$35.

- Cornet Bb, à 3 trois pistons..... \$ 8 00
- Cornet C, avec un ton de rechange en Bb..... 8 00
- Cornet Bb, meilleur..... 10 00
- Cornet Bb, modèle Périnet..... 16 00
- Cornet Bb, modèle Courtois avec 2 clefs pour l'échappement de l'eau. 25 00
- Cornet Bb, avec clef pour l'eau, modèle Besson (soigné)..... 25 00
- Cornet Bb, modèle Courtois (extra supérieur)..... 35 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) cuivre..... 20 00
- Cornet Bb, petit format (cornet de poche) nickelé..... 25 00
- Cornet Eb, de . \$10, \$12, \$15, \$20, \$25 et \$30



Alto Eb, Net, \$15 (avec une clef pour l'eau).

- Alto Eb, modèle de l'Alto ci-dessus, net..... \$15 00
- Tenor Bb, " " "..... 18 00
- Baryton Bb, " " "..... 18 00
- Basse Bb, " " "..... 22 00
- Contrebasse E, " " "..... 28 00

Instrumente de Musique Thibouville Lamy

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de \$8, \$10, \$16, \$18, \$20, \$25, \$30 et \$35 00
- Cornets Eb, de..... \$10, \$12, \$15, \$18, \$20, \$25 et \$30 00
- Contraltos Bb, de..... \$10, \$12, \$15, \$20 et \$25 00
- Altos Eb, de..... \$18, \$20 et \$25 00
- Tenors Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Barytons Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00
- Basses Bb, de..... \$26, \$30, \$35 et \$40
- Contrebasses Eb, de..... \$30, \$35, \$40, \$50, et \$60 00
- Trombones Bb, de..... \$20, \$22, \$25 et \$30 00

Instrumente de Musique de Henry Pourcelles

(DE PARIS.)

- Cornets Bb, de..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$50 00
- Cornets Eb, de..... \$22, \$25, \$30, \$35 et \$40 00
- Contraltos Bb, de..... \$20, \$25 et \$30 00
- Alto Eb, de..... \$25 00
- Tenor Bb..... \$30 00
- Baryton Bb..... \$35 00
- Basse Bb..... \$10 00
- Contrebasse Eb..... \$18, \$60 et \$75
- Trombones Bb, de..... \$26, \$30, \$35 et \$40 00
- Trombones Bb, à coulisses, de..... \$16 et \$20 00